





# LA DOULEUR



**Scénario d'Emmanuel Finkiel  
d'après les récits de Marguerite Duras**

## **Les Films du Poisson**

54, rue René Boulanger, 75010 Paris  
Tél. : 01 42 02 54 80 – Fax : 01 42 02 54 72  
S.A.R.L. au capital de 8 000 € – RCS : 434 487 534

MARGUERITE (OFF)

*J'ai retrouvé ce Journal dans deux cahiers des armoires bleues de Neauphle-le-Château. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit. Je sais que je l'ai fait, que c'est moi qui l'ai écrit, je reconnais mon écriture et le détail de ce que je raconte, je revois l'endroit la gare d'Orsay, les trajets, mais je ne me vois pas écrivant ce Journal.*

*Ce qui est sûr, évident, c'est que ce texte-là il ne me semble pas pensable de l'avoir écrit pendant l'attente de Robert.*

*Le mot écrit ne conviendrait pas. Je me suis trouvée devant des pages régulièrement pleines d'une petite écriture extraordinairement régulière et calme. Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte.*

**1 - INT - APPARTEMENT RUE SAINT-BENOIT – JOUR**

Avril 1945. Paris.

Les volets aux trois-quarts tirés laissent passer une lumière de fin de matinée ensoleillée.

Un petit salon, peu de meubles.

Un téléphone est posé sur le guéridon, une cigarette consumée aux deux tiers fume encore en équilibre sur le cendrier.

Tout à côté, une femme d'une trentaine d'années, **Marguerite**, est assise sur le divan face à la fenêtre aveugle. Comme figée dans sa dernière position, la tête légèrement affaissée, elle est assoupie.

Le téléphone sonne, terriblement strident, Marguerite sursaute, se précipite sur le combiné, d'un geste qu'elle a dû répéter maintes et maintes fois, décroche rapidement.

MARGUERITE

*Oui...*

*Non (temps) non.*

*Rien. (temps) non, aucune...*

Elle reste un moment accrochée au téléphone pendant que l'autre parle.

MARGUERITE

*... Quand l'avez-vous su ?*

*... Belsen, maintenant Dachau... et toujours pas de nouvelles...  
vous ne croyez pas que c'est inquiétant ?  
Je ne suis pas la seule, je sais... Oui... Je sais... de la  
patience... Oui... oui... oui.  
Oui je m'en occupe... Je m'en occupe... Les noms seront  
imprimés demain après-midi. Rappelez-moi.*

Elle raccroche avec lassitude.  
Reprend sa position d'attente.  
Face à elle, à la fenêtre, les lames des volets ont bleui.

Marguerite ne tient plus assise, elle se lève, erre dans l'appartement.  
On la suit dans sa nuque, lentement elle traverse les différentes ambiances lumineuses, du salon à l'entrée, de la lumière à l'ombre, toutes les pièces de l'appartement, va à la fenêtre.

A travers les interstices du volet, elle regarde la rue, les passants, un printemps à Paris dans la normalité d'une fin de matinée de paix. Un homme traverse la rue et s'éloigne en courant.  
Ça sonne à la porte, Marguerite sursaute. Elle va vers l'entrée, ralentit doucement à l'approche de la porte.

MARGUERITE

*C'est qui ?*

UNE VOIX (de l'autre côté de la porte)

*C'est moi.*

Marguerite est soudainement bouleversée, elle met sa main devant sa bouche, comme pour étouffer un cri.

Elle se hâte d'ouvrir : un homme, la petite quarantaine, est là. Les habits miteux, lunettes cassées, barbe de plusieurs jours, sale, mais le sourire éclatant et les yeux pétillants.

ROBERT

*Bonjour...*

Elle avance doucement vers lui, tombe dans ses bras, l'enlace, l'embrasse. Un long moment, sans desserrer son étreinte.

Elle l'entraîne doucement vers l'intérieur de l'appartement, referme la porte avec le pied. Ils restent comme ça dans l'entrée, toujours l'un collé à l'autre. A son oreille elle murmure son prénom dans un souffle.

MARGUERITE

*Robert... Je savais que tu reviendrais. Je l'ai toujours su.*

Puis, comme si elle revenait à l'essentiel, elle le touche, le palpe de partout, pour vérifier qu'il n'a pas de blessure, qu'il est entier. Quand elle remonte sur ses yeux, elle prend son visage dans les mains, il sourit.

MARGUERITE

*Tu es beau.*

Elle se rend compte qu'il est toujours avec son barda au bout de ses mains, voit ses chaussures pourries éventrées, un pied noir sortant de l'une d'elles. Elle lui retire son vieux chapeau, passe sa main dans ses cheveux, enlève délicatement son sac en bandoulière. Il est fatigué, mais lui sourit toujours.

MARGUERITE

*Tu veux t'allonger ?*

ROBERT

*Ça va.*

Elle l'assoit quand même sur le divan.

Elle se hâte de lui enlever ses chaussures. Puis se relève, toute excitée, ne sait pas trop quoi dire ni faire. Le regarde ; Robert est revenu...

MARGUERITE

*Tu veux manger, boire ?*

ROBERT

*Juste un verre d'eau.*

MARGUERITE

*J'ai un peu de café, du vrai, t'en veux ?*

Elle court vers la cuisine sans attendre la réponse.

Dans le couloir en passant devant le miroir, elle jette un œil, passe sa main dans les cheveux pour les arranger un peu.

Elle vérifie ce qui reste dans la cafetière et met sur le feu. Elle est de dos, elle attend que le café soit chaud.

On s'approche doucement : elle masse sa nuque avec sa main, les épaules soudainement lasses, pendant qu'elle attend elle se tourne un peu, son visage a changé, soudain triste, éteint.

Elle prend une tasse dans le placard, y jette le dernier morceau de sucre de la boîte. Le café fume, elle le verse dans la tasse et retourne lentement vers le salon en touillant d'un geste machinal.

Le salon est vide, Robert n'est plus sur le divan, ni nulle part. Elle s'assoit à la table, ou plutôt se laisse tomber sur la chaise. Toujours de dos.

Brusquement elle se plie sur elle-même comme si une douleur lui déchirait le ventre, la tête sur la table, la main crispée sur sa nuque. Reste comme ça dans l'épais silence.

Des bruits de pas dans l'appartement s'approchent, Marguerite ouvre les yeux en les entendant, ne bouge pourtant pas, le front et la joue contre la table. Les pas arrivent doucement derrière elle, des mains, de belles mains d'homme, se posent sur ses épaules, pas une caresse, des mains fermes qui la saisissent par les épaules pour soulever son visage de la table, la redresser sur sa chaise, remettre son corps d'aplomb.

Dans le même mouvement, un flash :

## **2 - INT - SALLE DE RESTAURANT - JOUR**

Une salle de restaurant. Marguerite, pliée sur sa table, le visage contre son assiette.

Par derrière elle, des mains agrippent ses épaules pour la redresser sur sa chaise.

*VOIX D'HOMME AUTORITAIRE*

*Tenez-vous droite !*

## **3 - INT - APPARTEMENT DE MARGUERITE - JOUR**

Retour à l'appartement : les mains toujours sur les épaules de Marguerite finissent de la redresser. On entend la voix de l'homme derrière elle, très douce :

*L'HOMME (OFF)*

*Allez, faites un effort... c'est terrible, je sais.*

Elle se tourne un peu vers lui, il est debout, on ne voit pas son visage, elle pose son visage contre son ventre.

*MARGUERITE*

*Non, vous ne pouvez pas savoir.*

Il resserre ses bras et la soulève pour la mettre debout, elle finit face à lui, blottie contre lui. C'est **Dionys**, bel homme, la trentaine lui aussi.

Il dit d'une voix douce mais ferme :

DIONYS

*Peut-être, mais essayez, on peut tout.*

MARGUERITE

*Il y a un moment où j'ai cru. J'y ai cru longtemps. Avant, j'ai espéré.*

Dionys la serre fort dans ses bras.

DIONYS

*Vous n'avez pas le droit de renoncer.*

Elle se dégage de lui.

MARGUERITE

*Je ne renonce pas. C'est autre chose.*

DIONYS

*Autre chose ?*

Elle ne répond pas. Un silence.

MARGUERITE

*Je préfère être seule ce soir. Je peux me débrouiller.*

DIONYS

*Comme vous voulez.*

Il va pour sortir :

DIONYS

*N'oubliez pas que je ne suis jamais loin.*

Et les pas s'éloignent dans le couloir, le bruit d'une porte qui claque. Silence encore.

Cut.

Marguerite est devant la fenêtre. Les yeux vers dehors, à travers les persiennes, même position que tout à l'heure, comme si elle n'en avait jamais bougé. Elle se retourne vers le couloir et...

... voit déboucher « l'autre » Marguerite celle qui vient de la cuisine (oui à ce moment là elles sont « deux ») et qui va s'asseoir à sa place habituelle sur le

divan. Regarde sa montre, écrase la cigarette qui s'est depuis complètement consumée. Elle allume une autre cigarette, pose sa tasse et attend.

Près de la fenêtre, Marguerite se tourne vers les volets pour apercevoir sur le trottoir une jeune femme qui sort de l'immeuble. Une silhouette, pareille à elle-même, qui traverse en trotinant, un colis dans les bras. Cut.

#### **4 - EXT - BATIMENT DE LA GESTAPO, RUE DES SAUSSAIES – JOUR**

Juin 1944.

Marguerite, dix mois, plus tôt, trotte rue des Saussaies vers le bâtiment de la Gestapo. Elle tient dans ses mains un colis enveloppé. Elle porte un tailleur, elle est différente, sa coiffure, son teint, moins maigre, pas encore le laisser-aller. Elle croise des véhicules militaires allemands.

Plus de cent mètres de queue, des femmes pour la plupart. Marguerite dépasse les gens, bouscule une jeune femme au visage lisse et juvénile, désespéré, qui s'accroche à elle.

##### MARGUERITE

*Désolée... Mon laissez-passer expire à midi, je dois passer, pardon... Pardon...*

Marguerite avance toujours, ça pousse, une femme se retourne agressivement.

##### FEMME 1

*On est tous dans le même cas ; y'a pas de raison!*

Marguerite a déclenché un vacarme dans la file.

##### FEMME 2

*Pour qui elle se prend celle-là ? T'es qui toi ?*

##### FEMME 3

*Je suis là depuis cinq heures, madame. Mon autorisation est expirée, un allemand m'a dit d'attendre quand même.*

##### FEMME 2

*Allez, dégage !*

Marguerite est contrainte de rejoindre le bout de la queue.

Une femme demande à Marguerite pour qui elle vient. Elle répond laconiquement.

MARGUERITE

*Mon mari... il a été arrêté mardi.*

1<sup>ère</sup> FEMME

*Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi on nous fait attendre ?*

2<sup>ème</sup> FEMME

*Ils ont renforcé la sécurité, ils sont nerveux en ce moment.*

3<sup>ème</sup> FEMME

*C'est peut-être à cause de cette histoire d'invasion.*

Marguerite se retourne :

MARGUERITE

*Quelle invasion?*

3<sup>ème</sup> FEMME

*Je ne suis pas sûre, c'est ce qu'on m'a dit, c'est arrivé cette nuit, je crois, ou ce matin... les Anglais auraient débarqué en Normandie, ou les Américains, je sais pas...*

La nouvelle fige chacune.

1<sup>ère</sup> FEMME

*Moi j'y crois pas. C'est pas la première fois qu'on nous annonce des trucs comme ça.*

2<sup>ème</sup> FEMME

*Si c'est vrai, c'est pas bon pour nous, pas bon pour les prisonniers... Ils vont se venger, ça va fusiller...*

Marguerite demande à voix basse à sa voisine.

MARGUERITE

*C'est vrai, le débarquement, les Alliés ?*

Soudain on entend des pleurs, Marguerite se retourne : les femmes s'écartent un peu et apparaît une toute jeune femme d'une vingtaine d'années, enceinte quasi à terme, qui pleure, se sent mal, on est obligé de l'asseoir sur le trottoir, Marguerite s'accroupit, déboutonne sa veste, le haut du chemisier.

MARGUERITE

*Respirez.*

JEUNE FEMME ENCEINTE

*Il relevait la note de gaz. Fernand n'a rien avoir avec ces gens là. On est de bons français, pas des criminels. Nous respectons la loi.*

MARGUERITE

*Calmez-vous... respirez...*

JEUNE FEMME ENCEINTE

*Notre enfant arrive... notre enfant arrive...*

Marguerite ne parvient pas à la raisonner, la jeune femme devient hystérique.

JEUNE FEMME ENCEINTE

*Fernand Dutri de Béziers, un bon catholique. Vous ne pouvez pas comprendre, personne peut comprendre... je ne suis pas comme vous, je ne devrais pas être là.*

Impuissante et pour ne pas perdre sa place dans la queue, Marguerite s'est relevée et avance avec le groupe de quelques pas, laissant la jeune femme hurlant toujours par terre et que les gens enjambent, piétinent quasiment.

JEUNE FEMME ENCEINTE

*(criant de toute ses forces)*

*Une erreur ! Une horrible erreur ! Je n'ai rien à faire ici !*

UNE AUTRE FEMME

*Ferme ta gueule !*

**5 - INT - BATIMENT DE LA GESTAPO – JOUR**

A l'étage, un bureau est installé sur le palier, Marguerite tend son laissez-passer à la fonctionnaire allemande.

FONCTIONNAIRE ALLEMANDE

*(regarde sa montre) Votre laissez-passer expire à midi...*

MARGUERITE

*Oui je sais.*

Elle lui retend le papier et lui désigne la porte.

Marguerite pousse la grande porte qui donne sur une vaste salle d'attente.

Plus de place sur le banc, elle reste debout à attendre.

Elle va finalement s'asseoir sur un banc où attendent d'autres femmes.  
Face à elle un couloir.

Une porte s'ouvre et en sort une femme aux yeux gonflés semblant avoir subi un éprouvant interrogatoire, décomposée et épuisée, suivie d'un homme grand et massif, costume impeccable.

Marguerite observe la femme mal en point puis croise le regard de l'homme qui lui sourit. Elle détourne le regard aussitôt. L'homme remet la femme dans les mains de deux soldats et retourne vers son bureau. Avant d'y entrer il se retourne vers Marguerite et lui sourit une nouvelle fois. Marguerite soutient.

Cut.

Plus tard, les locaux se sont vidés, Marguerite est toujours assise à attendre seule sur son banc.

Le bureau du couloir s'ouvre et l'homme de tout à l'heure en sort avec chapeau et sacoche en cuir, comme quelqu'un qui a fini son travail. Ses habits sont de marque mais sur lui donnent un air endimanché, sans grande distinction. Il est grand et large, on l'a dit, les cheveux gominés en arrière.

C'est un agent de la Gestapo, un Français, il s'appelle **Rabier**.

En passant devant Marguerite, gentil et poli :

RABIER

*Vous attendez toujours ?*

Marguerite se lève.

MARGUERITE

*Mon laissez-passer n'est plus valable, je ne sais plus quoi faire.*

*Je dois joindre un certain Hermann, pour mon colis...*

*Mon mari a été arrêté mardi, il n'avait pas d'affaires, rien à se mettre...*

Il ne la laisse pas finir, prend le laissez-passer froissé qu'elle tient dans sa main. Il lit.

RABIER

*Ah mais c'est l'affaire Dupin... C'est moi qui m'en suis chargé.*

*Vous êtes la femme d'Antelme...*

MARGUERITE

*Oui, c'est ça. Je suis inquiète, on ne peut plus donner de colis... Vous savez ce qui se passe ? Il faudrait prolonger mon laissez-passer je dois voir quelqu'un, Hermann, on m'a dit pour le colis...*

Rabier l'entraîne un peu à l'écart.

RABIER

*C'est vous l'écrivain ?*

MARGUERITE

*Comment vous savez ça ?*

RABIER

*C'est mon métier...*

*Il y avait un livre sur la table, juste à côté du plan... vous savez le fameux plan des installations de carburant allemandes.*

Il change de ton, on sent qu'il pourrait très bien l'arrêter sur le champ pour l'interroger. Marguerite esquive.

MARGUERITE

*Vous l'avez lu ?*

RABIER

*Quoi ?*

MARGUERITE

*Le livre, mon livre.*

RABIER

*Pas encore, pas encore...*

*Attendez-moi là.*

Il s'en va vers son bureau.

Marguerite l'attend, les couloirs deviennent déserts.

Monte alors la certitude qu'elle est en train de se faire arrêter. Instinctivement elle regarde toutes les issues possibles, les soldats, les fonctionnaires, le couloir vers l'escalier.

Elle commence à reculer doucement vers ce couloir. Son colis sur sa poitrine comme un bouclier.

Puis après un dernier coup d'œil à la porte du bureau de Rabier, elle se dirige vers l'escalier en essayant d'être la plus calme possible.

Soudain dans son dos :

RABIER

*Mme Antelme !*

Marguerite hésite un moment, puis se retourne doucement : Rabier s'approche d'elle à grands pas, il tend le bras.

RABIER

*Donnez-moi votre colis, je vais voir ce que je peux faire.*

## **6 - INT - LOCAUX GALLIMARD - JOUR**

Marguerite dans les locaux de chez Gallimard, monte l'escalier, on la salue.

UN COLLEQUE

*Des nouvelles de Robert ?*

MARGUERITE

*Non.*

Elle entre dans un bureau et va s'écrouler sur une chaise face à la table remplie de piles de manuscrits qui attendent lecture. (Elle sort de son sac deux manuscrits brochés et les pose sur la table.)

Une cloison en verre dépoli laisse deviner la présence d'un homme dans un cabinet de toilette attendant.

Elle regarde la silhouette derrière le dépoli, reste un moment sans bouger. L'homme passe la tête par l'encart de la porte, c'est Dionys, les joues pleines de crème à raser.

MARGUERITE

*Vous n'avez pas dormi chez vous.*

DIONYS

*(il désigne les dossiers sur la table)*

*Les trois manuscrits là. C'est pour vous.*

Et Dionys disparaît derrière le dépoli. Sa silhouette qui se rase pendant le reste de la séquence.

Marguerite soulève la couverture d'un des manuscrits, comme on se force à penser à autre chose, lit les premières lignes, mais ses pensées vont ailleurs, elle renonce.

Une jeune femme passe la tête par la porte qui donne sur le couloir.

SECRETAIRE

*Pour vous, un téléphone...*

MARGUERITE

*Pour moi ? c'est qui ?*

LA JEUNE FEMME

*Je sais pas, un homme...*

Marguerite décroche le téléphone.

MARGUERITE

*Allô... ? Oui c'est moi...*

Elle semble soudainement être inquiète.

MARGUERITE

*Mais comment vous avez eu... (elle baisse le ton pour ne pas être entendue) comment vous saviez que j'étais là ?*

Un long silence pendant que l'autre parle. Elle se tend.

MARGUERITE

*Comment ça à Fresnes... c'est qui ça le responsable des interrogatoires ?*

*(Un regain d'énergie semble la parcourir, elle fait dos à la cloison dépolie, parle bas) Comment vous pouvez être au courant de ça ?... Oui ce serait formidable si...*

Elle est interrompue, un peu surprise.

MARGUERITE

*Maintenant ?...*

Elle semble tout à coup devoir prendre une décision sur le champ.

MARGUERITE

*Euh, maintenant... ? Euh oui... si vous voulez... où ?*

Elle note sur une feuille.

MARGUERITE

*D'accord, entendu, à tout à l'heure alors...*

En face d'elle les vitres de la bibliothèque lui renvoient son reflet. Elle se voit raccrocher le téléphone.

Elle s'approche du reflet pour s'arranger les cheveux. Au même moment Dionys apparaît en s'essuyant le visage et va s'installer derrière son bureau, dans le fauteuil du boss.

DIONYS

*C'était qui ?*

MARGUERITE

*C'était Roy il voulait savoir si vous l'aviez lu, je vous ai épargné de répondre. (elle dit ça en se levant et s'habillant)*

*Je file... je suis en retard. J'avais oublié...*

Elle s'échappe sans lui laisser le temps de répondre.

## **7 - EXT – EGLISE SAINT GERMAIN - JOUR**

Parvis de l'église de Saint-Germain-des-Près. C'est là que Rabier lui a donné rendez-vous. Marguerite cherche autour d'elle.

Devant la porte de l'église, les obsèques d'une huile de la collaboration. Représentants des francs-gardes, représentants du gouvernement de Vichy, couronne arborant une francisque fleurie, drapeaux français et aux différentes effigies représentant divers mouvements de la France collaborationniste.

Marguerite traverse ça.

Finalement c'est de nulle part que surgit Rabier.

RABIER

*Vous avez fait vite.*

Elle ne répond pas, reste sur ses gardes. La conversation se fait sur fond d'obsèques.

RABIER

*Ça y est je l'ai localisé. Il est à Fresnes.*

MARGUERITE

*Fresnes... ?*

RABIER

*Il a eu le colis.*

MARGUERITE

*Merci.*

Silence.

RABIER

*Demain je parlerai à Frémaux et Waintrop, c'est eux qui sont chargés des interrogatoires de votre mari.*

MARGUERITE

*Ça veut dire quoi interrogatoires ?*

RABIER

*J'aurai des nouvelles, vous pourrez peut-être lui faire parvenir d'autres colis.*

Marguerite sourit en le remerciant, ne sait si elle doit y croire.

MARGUERITE

*Pourquoi faites vous ça, pourquoi vous faites ça pour moi ?*

Rabier prend du temps avant de répondre.

RABIER

*Disons que j'aime les gens de lettres.*

Puis d'un coup, il grimpe sur son vélo.

RABIER

*J'ai malheureusement à faire, on en reparle demain ?*

Elle n'a pas le temps de répondre, il lui lance :

RABIER

*Je vous appelle.*

Elle le regarde s'éloigner dans le contre-jour. Encore toute bouleversée.

## **8 - INT – IMMEUBLE / APPARTEMENT DIONYS - JOUR**

Marguerite finit de monter les marches d'un escalier plutôt modeste et sonne à la porte d'un appartement, puis cogne. Elle entend une présence qui s'approche derrière la porte.

MARGUERITE

*C'est moi.*

Dionys ouvre et la fait entrer.

Du couloir on entend et aperçoit le salon enfumé et bouillonnant, en pleine réunion.

L'ambiance est dissipée, on ne sait si c'est un forum d'intellectuels ou une réunion de résistants.

A l'orée du salon apparaît un homme, la trentaine, impeccablement habillé, discret et courtois, il se fait appeler **Morland**.

Il vient saluer Marguerite, la prend dans ses bras. Une longue amitié, il est très gentil avec elle.

MORLAND

*Comment allez-vous... Vous tenez le coup ? Il faut tenir bon... Robert est fort... Il tiendra lui. Dois-je vous rappeler qu'il n'est pas n'importe qui ?*

Ça n'a pas l'air de la rassurer.

MARGUERITE

*Si au moins on pouvait être sûrs de ce qu'ils préparent avec les prisonniers...*

*Avec l'avancée des Alliés, ils vont en faire quoi ? Vous pensez pas qu'ils fusilleront pour s'en débarrasser ? C'est ce qui me paraît le plus logique, non ? ...*

MORLAND

*D'après nos informations ce n'est pas à l'ordre du jour. Ça ne s'improvise pas comme ça de fusiller les gens, ça se prépare, j'aurais été au courant.*

La présence de Marguerite et l'évocation des exécutions ont jeté un froid, l'assistance du salon s'est soudainement tue, chacun la tête tournée vers Marguerite et Morland, un long silence général. Assez pour entendre le bruit de la rue.

DIONYS

*Marguerite vous nous feriez du café, il m'en reste un peu...*

Cut.

Marguerite apparaît avec un plateau, elle sert le café à tous. Derrière on entend Dionys. Elle prend une tasse pour elle et va s'asseoir.

DIONYS (off)

*Depuis l'arrestation le réseau est fragilisé, ils vont chercher à tout remonter, et puis les nouvelles victoires des Alliés les excitent comme jamais. Ils deviennent imprévisibles.*

Encore un silence pendant que Morland réfléchit.  
Marguerite brise ce silence en lâchant comme un aveu :

MARGUERITE

*J'ai rencontré le flic qui a arrêté Robert.*

Dionys tombe des nues. Tous se retournent vers elle.

DIONYS

*Quoi ?*

MARGUERITE

*Je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il pouvait me donner des nouvelles de Robert. Il peut lui faire parvenir mes colis. Il a un bureau rue des Saussaies. Je crois qu'il est important.*

DIONYS

*C'est un piège Marguerite, il ne faut plus avoir de contact avec lui. Pourquoi vous ne m'avez rien dit, si ça se trouve l'appartement est surveillé, ils peuvent nous tomber dessus à tout moment. Marguerite enfin, c'est tellement stupide.*

Il vient de la vexer.

Beauchamp s'est approché de la fenêtre et regarde la rue avec inquiétude.

MARGUERITE

*Je crois qu'il pense que je ne suis au courant de rien. Il me prend pour un écrivain.*

En disant ça, elle ne se prive pas pour regarder Dionys bien dans les yeux.

MARGUERITE

*Il doit m'appeler aujourd'hui. Pour nous revoir. Je crois que je lui plais.*

Dionys la fixe, elle continue à le défier du regard ; il s'emporte.

DIONYS

*C'est de la folie ! Il cherche à savoir, ils n'arrivent pas à faire parler Robert, alors il se sert de vous. Il faut mettre un terme à tout ça, vous faire discrète, vous isoler.*

Morland qui jusque-là n'avait rien manifesté, intervient d'une voix calme et autoritaire

MORLAND

*Je pense au contraire que c'est une formidable occasion. Il faut se servir de ce flic, c'est le seul qui nous relie encore aux camarades arrêtés.*

MARGUERITE

*Vous croyez qu'il bluffe quand il dit pouvoir faire quelque chose pour Robert ?*

MORLAND

*À son poste il peut forcément pas mal de choses.*

Morland se penche vers elle :

MORLAND

*Ne cessez jamais de croire.*

*Je suis sûr que pendant qu'on parle, là où il est, il écrit. Et vous Marguerite, vous devriez vous y remettre. Ça vous tiendra.*

Dionys sourit ironiquement, Marguerite lui jette un œil noir, elle se tourne vers Morland.

MARGUERITE

*Dionys n'y croit pas à mon deuxième roman.*

Dionys, excédé, quitte la pièce.

Cut.

Dans la cuisine, ou près d'une fenêtre si on y voit un Paris intéressant. Marguerite a rejoint Dionys qui s'est mis à l'écart.

DIONYS

*J'ai peur pour toi, tu comprends ?...*

MARGUERITE

*Je pensais que vous ne teniez plus à moi.*

DIONYS

*Arrête de dire n'importe quoi.*

Il la prend dans ses bras, lui parle tout bas.

DIONYS

*Promets-moi que tu feras attention à toi.*

MARGUERITE

*Décidément, vous ne me croyez capable de rien.*

Il l'embrasse. On entend des gens qui arrivent par le couloir, Marguerite se détache de Dionys aussitôt.

Il la regarde d'un air de dire maintenant on ne joue plus et lui parle comme à un combattant, donnant ses ultimes recommandations :

DIONYS

*Sois sur tes gardes à chaque instant, veille à ne jamais être suivie, préviens la concierge quand tu pars, signale lui l'adresse où tu te rends et à quelle heure tu dois être de retour.*

**9 – EXT/INT - CAFÉ PARISIEN - JOUR**

On s'approche avec elle d'un grand café qui fait l'angle d'un carrefour. Des officiers Allemands parlent devant en fumant.

Elle entre dans le café, cherche dans la salle, les hommes attablés, quelques couples, quelques officiers allemands, non il n'est pas là.

Elle ressort, regarde sa montre, ne sait pas quoi faire. Les Allemands qui fument ne la rassurent pas.

Soudain elle l'aperçoit, Rabier est à cent mètres du café, sur l'autre trottoir, il est là d'où l'on voit le mieux celui qu'on attend. Sa bicyclette est à côté de lui, il a son cartable à la main. Rabier a l'air ravi de la revoir, il traverse vers elle en souriant.

Cut.

Pendant qu'il s'installe face à elle, Marguerite l'observe en détail ; son cartable en cuir sur la table, sa montre qu'il pose à côté, sa cravate impeccable, ses manières faussement distinguées, sa transpiration qui casse toute élégance.

Il lui sourit.

RABIER

*Vous êtes toute pâle.*

*Vous mangez au moins ?*

*(Il regarde sa montre)*

*Attendez...*

*(Il lève le bras)*

*Garçon, apportez de la charcuterie à Madame.*

Marguerite s'y oppose en souriant.

RABIER

*Laissez-moi faire...*

*Je suis flatté d'être à la même table qu'un écrivain, même une femme... Une intellectuelle... Nous avons l'amour des livres en commun.*

*(il se penche sur le ton de la confidence)*

*En fait je vais vous faire un aveu, un secret qu'aucun de mes collègues ne connaît, personne. Ma passion, que je compte réaliser dès la victoire de l'Allemagne, ce sont les livres, les beaux livres, une librairie de livres d'art, voilà ce que je projette. J'ai déjà l'emplacement.*

Marguerite lui répond avec ironie.

MARGUERITE

*Une boutique de confection je présume. Moi c'est plutôt ce qu'il y a écrit dedans que j'aime. En tant que femme bien sûr.*

Mais elle voit la tête de Rabier, elle ne voulait surtout pas le blesser, au contraire lui donner de l'importance, le rehausser, lui faire croire, le respecter, voilà ce qu'elle s'emploie à faire. Lui plaire.

Elle lève son verre :

MARGUERITE

*À votre librairie alors !*

Ça marche, il lève son verre, il a retrouvé le sourire. Elle pose son verre, au contraire.

MARGUERITE

*Et mon mari ?...*

C'est dit d'un coup net. Rabier est comme réveillé.

RABIER

*Oui... Robert Antelme bien sûr...*

Il remplit son verre.

RABIER

*J'ai de bonnes nouvelles.*

Il voulait garder ça pour la bonne bouche. Il lève son verre pour trinquer. Elle ne bouge pas, il comprend qu'il faut qu'il en dise plus, et repose son verre.

RABIER

*Il a été interrogé. Mais pas torturé, je vous rassure.*

Marguerite a immédiatement les larmes qui lui montent aux yeux.

MARGUERITE

*Vous savez comment il va ?*

RABIER

*Ça je ne peux pas dire, je suppose que oui.*

MARGUERITE

*Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?*

RABIER

*Disons que je me suis arrangé pour.*

Il suspend pour boire délicatement son verre de rouge, comme pour ménager son effet.

MARGUERITE

*Quoi ? Vous avez fait quoi ?*

RABIER

*J'ai dû faire, vous savez, vous savez comme au billard, en plusieurs bandes... J'ai Dieu merci quelques amis qui m'apprécient. Les autres me craignent. Ça permet de manœuvrer.*

Il recommence à boire. Marguerite n'en peut plus. Il pose son verre et se penche vers elle pour savourer sa réaction.

RABIER

*J'ai fait en sorte que Robert soit assimilé aux réfractaires du STO, Il devrait avoir un traitement plutôt favorisé.*

Fier de lui, il l'observe avec un regard carnassier. Marguerite essaie de réaliser.

MARGUERITE

*Ah...*

RABIER

*Vous n'avez pas l'air contente, vous ne vous rendez pas compte de la situation sans doute. J'attendais un peu plus de reconnaissance.*

MARGUERITE

*Si bien sûr... merci de vous être...  
J'avais peur que vous me disiez qu'il a été fusillé parce qu'ils ne savent plus quoi faire des prisonniers.*

RABIER

*Il est peut-être question qu'ils le déplacent de Fresnes. Mais là, il faut être un peu patiente, j'en saurai plus dans les jours qui viennent.*

Ça se bouscule dans la tête de Marguerite.

Rabier lève de nouveau son verre en lui souriant. Un temps, puis elle lève également le sien. *Gling*, il cogne son verre contre le sien.

Tandis que le serveur arrive avec une grande assiette de charcuterie.

RABIER

*Allez Marguerite, mangez... Demain, nous en saurons plus, Je n'aime pas que vous soyez triste. Je vais prendre soin de vous. Allez souriez moi, souriez moi.*

Elle le regarde sans lui sourire.

RABIER

*Remarquez, la tristesse vous va très bien...*

Il boit. Marguerite prend son sac et s'apprête se lever.

RABIER

*Déjà? Mais vous n'avez rien mangé.*

MARGUERITE

*Je dois y aller... Merci encore... je ne sais pas com...*

Il pose son bras sur le sien , ne la laisse pas finir.

RABIER

*Demain, demain j'en saurai plus... Voyons nous demain.*

Il la lâche. Elle met son chapeau en se regardant dans le grand miroir derrière Rabier.

## **10 - INT - APPARTEMENT DE MARGUERITE - JOUR**

L'appartement vu au début, mais cette fois les fenêtres grandes ouvertes, le soleil y pénètre et éclaire le divan vide. D'une quelconque fenêtre d'en face parvient des volutes d'une chanson à la radio.

Marguerite vient de sortir de la douche, elle porte un peignoir, elle a une démarche plus légère que d'habitude. Elle fume et passe comme ça dans les rayons lumineux qui pénètrent par les fenêtres ; derrière elle la trace de sa fumée perdure dans les airs avant de disparaître.

Elle ouvre l'armoire de la chambre, choisit une paire de bas, puis ouvre l'autre battant pour accéder à sa robe, découvrant ainsi la partie de l'armoire de Robert. Une rangée de costumes sur cintres, ses cravates qui pendent le long de la porte. Elle s'arrête un moment pour regarder. Puis referme résolument le battant faisant apparaître son reflet dans la glace. Elle enfiler ses bas.  
Le téléphone sonne.  
Elle court avec un seul bas.

Elle décroche le combiné. C'est Rabier.

MARGUERITE

*Entendu... d'accord, à tout à l'heure.*

Elle raccroche. Cut.

La voilà habillée devant le miroir de l'entrée. Elle essaie de s'arranger les cheveux puis se maquille, pour le rouge s'y prend à deux fois, efface et recommence, un peu de poudre sur les joues.

Commence en off, le rapport qu'elle fera plus tard à Dionys, et qui court sur plusieurs scènes courtes, dans lesquelles Paris occupé est l'autre personnage important.

D'abord sur son visage qu'elle maquille devant le miroir...

MARGUERITE OFF

*Rabier me téléphone tous les jours... Les rendez-vous qu'il me donne sont toujours de dernière minute, toujours à des heures également inattendues, par exemple six heures moins vingt, quatre heures dix...*

Derrière à l'arrière-plan, on aperçoit sur le divan l'autre Marguerite, celle d'avril 45, toute enveloppée de pénombre, un fantôme. Un fantôme qui regarde en silence, comme on se rappelle.

Dix mois séparent les deux Marguerite présentes dans la même image, mais ce n'est déjà plus la même.

MARGUERITE OFF

*... des rendez-vous toujours dans des lieux ouverts, à plusieurs sorties, des cafés d'angle, de carrefour, de rues.*

*Quartiers de prédilection : le VIème arrondissement, Saint-Lazare ; la République, Duroc.*

## **11 - EXT/INT - DIVERS PARIS – JOUR**

... puis on voit ce qu'elle dit, Rabier et elle-même dans les rues de Paris, les cafés, les restaurants de l'Occupation, et les actions fragmentaires sont celles qu'elle décrit. On y voit:

### **MARGUERITE OFF**

*Rabier arrive toujours très en avance sur l'heure donnée et il attend toujours assez loin de l'endroit du rendez-vous.*

*Quand c'est dans un café, il est par exemple sur l'autre trottoir, mais pas devant le café,*

*quand c'est dans la rue, il est toujours plus loin que l'endroit indiqué. Il est toujours là d'où l'on voit le mieux celui qu'on attend.*

*Souvent lorsque j'arrive je ne le vois pas, il surgit de derrière moi.*

*Restaurants portes closes, les « amis » frappent à la porte, le beurre sur les tables, la crème fraîche déborde de tous les plats, les viandes ruisselantes, le vin. Je n'ai pas faim. Il en est désespéré.*

*Chaque instant peut être la fin. Je le sais...*

## **12 - EXT - PARC ou BORD DE SEINE ou APPT MARGUERITE OU ? – JOUR**

Marguerite finit de raconter à Dionys.

### **MARGUERITE**

*... . Je le sais. Je suis à sa merci et chaque jour je cours vers lui. Parce que chaque jour il me rapproche de Robert.*

### **DIONYS**

*Il dit quoi ?*

### **MARGUERITE**

*Il n'a pas été torturé. Je sais qu'il n'est pas malade et qu'on lui a réparé ses lunettes. Je suis sûre qu'il dit vrai. Il a besoin de cette vérité pour me tenir entre ses mains. Je ne sais pas, mais je veux y croire.*

### **DIONYS**

*Il te plaît ?*

MARGUERITE

*Pardon ?*

Dionys s'approche d'elle, caresse son visage.

DIONYS

*On dirait que ça t'excite tout ça, hein Marguerite ?*

Elle lui sourit.

MARGUERITE

*Et toi, « tout ça » au bout du compte finit par t'exciter...*

Il veut l'embrasser, elle détourne son visage, non.

MARGUERITE (ferme et objective)

*Restons à ce qu'on s'est dit.*

DIONYS

*On ne fait rien de mal.*

MARGUERITE

*Pas tant que Robert sera absent. On a été clairs là-dessus.*

DIONYS

*Clairs ... ? Pas sûr que ce soit le terme approprié...*

Soudain un bruit leur fait tourner la tête : c'est une très jeune femme qui court. Elle a l'air en retard. Marguerite la suit du regard, et aperçoit plus loin un jeune soldat allemand qui se relève en voyant arriver la fille, il sourit, et court vers elle.

### **13 - EXT – SORTIE METRO → CARREFOUR RUE DUPIN – JOUR**

Marguerite avance rapidement sur le parvis de Saint-Sulpice, elle rejoint une petite place où elle a rendez-vous. Un manège, des enfants et leur mère, une matinée « normale » sous l'occupation allemande. Elle est en retard, cherche autour d'elle.

Soudain des cris, des invectives, là-bas des badauds font une haie. Marguerite s'approche pour voir : six ou sept tout jeunes hommes en culotte courte de milicien encadrent un homme, la chemise déchirée, le visage tuméfié, l'un le tient au collet, à son passage des femmes lui crachent à la figure, il y a même une main qui à travers les corps le gifle.

Marguerite regarde ça à travers les épaules des gueulards. Soudain se glisse derrière elle Rabier qui jette un œil lui aussi.

RABIER

*Encore un qui a été dénoncé...*

Marguerite se retourne surprise.

RABIER

*Tenez ça tombe bien, je voulais vous montrer quelque chose, juste à côté.*

Il l'entraîne par le bras, récupère au passage son vélo.

RABIER

*Vous ne pouvez pas imaginer ce que tout mouvement de résistance produit comme donneurs. Vous saviez ça... n'est ce pas ?*

MARGUERITE

*Je ne sais pas... oui... j'imagine...*

RABIER

*Antelme, il est pas tombé tout seul, vous pensez bien...*

Cette fois Marguerite se trouble.

RABIER

*Un membre de leur propre réseau. Il a parlé sous la menace de la déportation. C'était facile, il nous a dit dans quel endroit ! Quelle pièce, quel bureau, quel tiroir... (un temps) Vous voulez savoir son nom ?*

Marguerite aimerait bien savoir, elle se méfie, est-ce un piège ?

MARGUERITE

*Peu importe au fond...*

RABIER

*Ça ne vous intéresse donc pas de savoir l'identité de celui qui a vendu votre mari ?*

MARGUERITE

*Ça changerait quoi ? En tout cas je ne voudrais pas qu'il soit un de nos amis, je veux dire j'espère que ce n'est pas un ami qui a donné mon mari.*

Rabier s'arrête. Il pose sa main gauche sur l'épaule de Marguerite, le visage tourné vers une rue de l'autre côté de la chaussée.

RABIER

*Tenez vous voyez, la rue Dupin...*

MARGUERITE

*Je sais... Pourquoi vous m'amenez là ?  
A quel numéro vous l'avez arrêté ?*

RABIER

*Vraiment vous ne connaissiez pas l'immeuble, vous n'y êtes jamais venue ?*

MARGUERITE

*Vous attendez quoi ? Je vous l'ai dit je n'étais au courant de rien. Inutile de me faire subir ça.*

RABIER

*Aujourd'hui il y a exactement quatre semaines jour pour jour que nous nous connaissons. Tout a commencé là, votre livre sur la table... Voilà la boucle est bouclée comme on dit.*

Elle ne répond pas. Elle baisse les yeux, semble se dire, ça y est c'est fini. Elle regarde autour d'elle, les véhicules, les passants, les choses, les signes qui pourraient indiquer une arrestation. Dans la rue Dupin, une traction noire s'est arrêtée.

MARGUERITE

*Pourquoi vous me dites ça ?*

RABIER

*Vous n'avez pas une petite idée ?*

Il guette sa réaction.

MARGUERITE

*Vous cherchez à me faire peur. Vous y arrivez. Pourquoi faites-vous ça ?*

Il la regarde avec insistance puis se remet à marcher

RABIER

*Demain je vous invite dans un restaurant que vous adorerez.  
Une surprise...*

Il s'arrête de nouveau et se retourne pour la regarder. Elle le voit rire.

MARGUERITE

*C'est une farce que vous devez faire aux femmes. Une fois la farce faite, elles vous doivent la vie. C'est pratique en quelque sorte la rue des Saussaies.*

Elle est agressive mais lui est tellement en joie, épanoui, content de lui qu'il prend tout avec humour.

RABIER

*Oh là là... ne montez pas sur vos grands chevaux ma petite Marguerite. Allez je vous dis à demain, ma petite Marguerite, sans faute, hein..., nous avons encore des choses à échanger.*

Il la prend par les épaules pour lui faire la bise. Un peu trop doucement, trop tendre aussi. Marguerite encore transie de peur se laisse faire en fermant les yeux.

RABIER

*Tenez.  
Pensez à Robert.*

Il lui donne le sac à provisions qu'il avait mis sur le porte-bagages fait demi tour avec sa bicyclette et s'éloigne.

**14 - EXT – RUES – JOUR**

Marguerite rentre chez elle à pied. Le front en sueur, il lui faut du temps pour se calmer. Un long travelling.

La voix off de Marguerite l'accompagne.

MARGUERITE OFF

*Je marche sur la chaussée, il n'y a pas d'autos...  
Je viens d'apprendre que tu étais toujours à Fresnes et que tu n'allais pas trop mal. Je me débrouille pour avoir de tes nouvelles chaque jour, je ne te quitte jamais. Malgré la peur. Maintenant, chaque fois que je dois voir Rabier, je fais comme si c'était pour être tuée. C'est chaque fois, chaque jour. Si tout ça n'était qu'un piège qu'il me tend depuis le début...  
Dans la peur le sang se retire de la tête, le mécanisme de la vision se trouble. Je vois les grands immeubles du carrefour de Sèvres tanguer dans le ciel et les trottoirs se creuser, noircir, je n'entends plus clairement. La surdité est relative. Le bruit de la rue devient feutre, il ressemble à la rumeur uniforme de la mer. Je crois éprouver un léger regret d'avoir raté de mourir vivante. Je ne sais quoi faire de la liberté.*

*J'ai peur d'être tuée, j'ai honte de vivre. Je ne distingue plus. Mais je continue à marcher, je passe de la chaussée au trottoir, et puis je reviens à la chaussée, je marche, mes pieds marchent. Et je me dis que si je ne meurs pas, je te reverrai. Qu'il me faut être vivante pour te revoir.*

## **15 - INT - IMMEUBLE DE MARGUERITE - JOUR**

Dans le hall de l'immeuble, Marguerite s'arrête devant la loge, frappe, la concierge ouvre. Marguerite lui tend les provisions, la concierge ouvre et siffle.

### LA CONCIERGE

*Mon Dieu, Mme Antelme où vous avez eu tout ça ?...*

### MARGUERITE

*Des cousins en province.*

Puis elle s'engouffre dans son escalier. En montant :

### MARGUERITE OFF

*Je ne sais pas si j'arriverai à te faire parvenir ce mot, et pourtant nous sommes si près, tu es là, derrière ces murs...*

## **16 - INT - APPARTEMENT DE MARGUERITE - SOIR**

L'appartement. Elle est à la table du salon, petite lumière d'appoint allumée, elle écrit une lettre à son mari.

### MARGUERITE OFF

*Je ne sais pas si j'arriverai à te faire parvenir ce mot, et pourtant nous sommes si près, tu es là, derrière ces murs, il me faudrait à peine une heure pour te rejoindre. Mais à partir de maintenant, je consigne tout, tu sauras tout. Dès ton retour.*

Le téléphone sonne. Elle sait qui c'est, ne bouge pas. Jusqu'à ce qu'il cesse. Puis reprend sa lettre.

Le téléphone sonne de nouveau.

Elle va décrocher.

À son ton, on le sait, c'est Rabier.

MARGUERITE

*Oui... oui je suis bien rentrée... Demain, entendu... le Flore ?  
vous ne préférez pas un autre endroit... Bon... d'accord...  
oui... 13h...*

Elle va chercher le paquet de cigarettes sur la table, en allume une, expire une longue bouffée. *Dong...*

**17 - EXT – EGLISE SAINT GERMAIN – JOUR**

*Dong...* Les cloches de l'église Saint-Germain sonnent le second des douze coups de midi. Marguerite sort de la station de métro Saint-Germain, passe devant une palissade couverte d'affiches de Vichy mettant en garde contre le défaitisme ou d'autres encourageant le soutien à l'Allemagne, puis devant l'étalage du kiosque à journaux : la progression des troupes alliées et les premiers revers à l'Est de l'armée allemande. Marguerite traverse et se dirige vers le Flore. Onzième coup de midi...

**18 - INT - CAFÉ DE FLORE - JOUR**

*Dong...* Dans le reflet de la vitre du Flore, le reflet de Marguerite s'approche, elle met ses mains en visière pour regarder à l'intérieur. Cette fois, Rabier est déjà là, installé sur une banquette au fond de la salle du Flore.

Marguerite va le rejoindre.  
Il a l'air ravi, se lève.

RABIER

*Bonjour Marguerite... Je me suis dit que ça vous ferait plaisir  
d'être ici... Au Flore des existentialistes, parmi vos pairs...*

Elle jette un œil aux gens tout autour, clientèle élégante qui semble ignorer l'Occupation.

RABIER

*Ça ne vous dérange pas au moins qu'on nous voit ensemble  
ici...*

Elle ne répond pas, il lui fait signe de s'installer à côté de lui.  
Elle s'assoit en silence. Rabier pose son cartable sur la table.

RABIER

*Je me suis dit que nous pourrions parler de littérature, des  
idées qui courent. C'est vrai au fond on n'a pas pris le temps de*

*discuter de ce qui nous passionne vraiment, les livres. J'ai enfin terminé votre livre. Remarquable.*

MARGUERITE

*Je ne suis pas là pour parler littérature, vous le savez bien, je suis là pour parler de mon mari.*

Rabier ouvre son cartable, en sort une petite enveloppe kraft et la dépose sur la table devant Marguerite. Elle l'ouvre, pâlit, découvre quelques objets personnels de Robert enlevés de ses poches après l'arrestation. Montre, briquet, stylo, lunettes de près, etc

Marguerite a à peine le temps d'accuser le coup que Rabier sort du cartable un revolver qu'il pose sur la table. Puis une paire de menottes qu'il place près du revolver. En plein Flore, à la vue de tout le monde.

RABIER

*Regardez, la chaîne des menottes est en or. La clef aussi, elle est en or.*

Marguerite se tétanise, regarde autour, personne ne semble réagir. Elle voit Rabier qui cherche dans son cartable ; que va-t-il sortir encore ?

Tranquillement il fait apparaître un paquet de photographies, il en choisit une et la pose devant Marguerite. La photo est grande, presque grandeur nature. C'est François Morland qui la regarde les yeux dans les yeux. La voilà prise au piège. Elle n'en laisse rien paraître.

Le serveur vient avec deux kirs, au passage il voit les photos et dévisage Marguerite.

MARGUERITE

*Je ne vois pas...  
C'est qui ?*

RABIER

*Cherchez un peu...*

Il attend.

RABIER

*Morland... ce nom ne vous dit rien ?*

MARGUERITE

*Morland ?...*

RABIER

*François Morland, c'est le chef du mouvement auquel appartenait votre mari.*

*C'est un homme qui vaut deux cent cinquante mille francs. Mais ce n'est pas pour ça. C'est très important pour moi. Vous comprenez ?*

Silence entre les deux, soudain une voix appelle.

FEMME DU FLORE

*Marguerite... Marguerite !*

Marguerite tourne la tête, une femme en tailleur se penche pour l'embrasser.

FEMME DU FLORE

*Ça fait bien longtemps... On ne se voit plus.*

Elle avise Rabier et la composition pour le moins policière étalée sur la table. Marguerite n'a aucune énergie pour donner le change, heureusement l'autre ne lui laisse pas le temps et enchaîne aussitôt.

FEMME DU FLORE

*Je ne vous dérange pas plus longtemps... Venez avec Robert à la maison un prochain soir, nous n'avons pas fini nos discussions tous les trois...*

*(à Rabier) Monsieur...*

Puis elle s'en va en lançant un baiser à Marguerite.

Marguerite regarde Rabier qui sourit, fier de son coup. Elle repousse la photo qui est devant elle.

MARGUERITE

*Je ne peux rien pour vous. Je ne l'ai jamais rencontré... Non, connais pas. Je vous l'ai déjà dit, je ne m'occupais pas des affaires de mon ma...*

RABIER

*(il la coupe) Si vous me dites comment je peux trouver cet homme, je ferai en sorte que votre mari ne soit pas déporté.*

Elle le regarde, stupéfaite.

MARGUERITE

*Déporté... Comment ça, pourquoi déporté ?... Quand ? Pourquoi vous ne me dites rien ? Vous ne pouvez pas laisser faire ça.*

Elle le regarde fixement, il ne sourcille pas.

MARGUERITE

*Vous bluffez, vous ne pouvez rien, vous ne pouvez pas le sortir de là, vous bluffez.*

RABIER

*Regardez la photo. Vous connaissez cet homme, vous l'avez déjà vu ?*

Elle remarque qu'il tremble.

MARGUERITE

*Même si je le connaissais, ce serait abject de ma part de vous donner des renseignements pareils. Je ne comprends pas comment vous osez me deman...*

RABIER

*(Il la coupe) Je vous l'affirme, je vous le jure, votre mari ne quitterait pas Fresnes.*

Marguerite en proie à tous les doutes, au bord de craquer. Un regard autour d'elle, là-bas une autre connaissance vient de la saluer de loin. Elle jette un œil, donne le change, puis revient à Rabier, prend du temps avant de répondre (on pourrait croire qu'elle va tout dire).

MARGUERITE

*... Si vous pensez que je pourrais dénoncer, pour quelle femme me prenez vous ?*

RABIER

*Ce que je pense de vous vous importe tant que ça ? Vous importe plus que la liberté de votre mari ?*

MARGUERITE

*Même si je le connaissais, je ne vous le dirais pas.*

RABIER

*Mais vous ne le connaissez pas ?*

MARGUERITE

*C'est ça, il se trouve que je ne le connais pas. Il n'est jamais venu à la maison, je ne l'ai jamais vu.*

*Je vous en prie... si vous pouvez quelque chose faites le avant qu'il ne parte. Je vous en supplie. Vous aimez ça que je vous supplie.*

Elle a parlé fort, des gens se sont retournés.  
Rabier, déçu, remet les photos dans le cartable puis range son revolver et ses menottes.

RABIER

*Vous êtes triste, je ne peux pas supporter que vous soyez triste.*

MARGUERITE

*Je ne suis pas triste. Je veux voir mon mari.*

RABIER

*Je connais l'officier à Fresnes qui s'occupe des transits, il vous dira quel convoi il va prendre. (il sort un papier de sa sacoche) tenez avec ça vous rentrerez.*

MARGUERITE

*Un convoi ? Pour où ? Quand ?*

RABIER

*Calmez vous, j'ai encore les choses en main. Même si vous en doutez.*

*(Il griffonne sur un papier) Tenez voilà son nom, vous venez de ma part.*

MARGUERITE

*Mais vous avez dit que vous pouviez empêcher qu'il parte... Vous mentiez ?*

*Vous jouez avec moi...*

RABIER

*Je voulais être sûr que vous ne faisiez pas partie du réseau, vous comprenez ? Je voulais en avoir le cœur net. (C'est ça qui est important pour moi)*

Rabier se lève, jette deux billets sur la table.  
Marguerite reste abattue sur sa chaise, isolée de tous, les affaires de Robert qu'elle serre dans ses mains.  
Il se penche vers elle et lui tend un papier.

RABIER

*Vous le demandez, lui, j'ai tout arrangé...  
Je pourrais vous revoir ?*

MARGUERITE

*Jurez-moi qu'il ne sera pas fusillé. Au moins ça.*

Il insiste en tendant le papier. Elle relève les yeux, et, après un long moment, tend la main pour l'attraper.

**19 - EXT - BUS - PRISON DE FRESNES - JOUR**

Elles sont nombreuses à aller à la prison pour essayer de savoir. Elles attendent devant la porte monumentale.

Marguerite se faufile à travers la petite foule pour accéder au guichet près de la grande porte.

MARGUERITE

*Je voudrais voir Monsieur Weber, (elle tend le papier de Rabier) j'ai une recommandation.*

On lui dit d'attendre comme les autres ; Elle est encore une fois obligée d'attendre dans le rang.

La petite porte de la prison s'ouvre et sortent trois infirmières de la Croix-Rouge. On se précipite sur elles pour les questionner. Elles parlent les unes sur les autres.

FEMME 1

*Pourquoi on peut pas entrer ?*

FEMME 2

*Il y a déjà eu des convois ? Ils partent où ?*

FEMME 3

*Répondez nous, on a le droit de savoir ce qui se passe.  
Est-ce qu'il y a eu des exécutions ?*

INFIRMIÈRE 1

*Non pas d'exécution, ils ne parlent de rien.*

INFIRMIÈRE 2

*Laissez nous passer, on est au courant de rien...*

Marguerite arrive à s'approcher d'une infirmière, elle la chope par le bras.

MARGUERITE

*Les prisonniers politiques, vous savez ce qu'ils vont en faire, ils les emmènent où ?*

INFIRMIÈRE 3

*Je ne sais pas, il y a des transports depuis cette nuit, personne ne sait la destination.*

L'infirmière se dégage, Marguerite la suit en insistant.

MARGUERITE

*En Allemagne, dites, ils les emmènent en Allemagne ?*

INFIRMIÈRE 3

*Il faut patienter, ils vous diront... Laissez-nous maintenant... Demandez leur.*

Marguerite regarde avec impuissance l'infirmière rejoindre les autres et s'éloigner dans la cohue. A côté d'elle, une femme pleure.

FEMME 4

*Ils vont pas les déporter, ça leur sert plus à rien. Ils vont les tuer, ils vont les fusiller avant de partir... Ils font toujours ça.*

FEMME 5

*Taisez vous, vous ne savez rien !*

Soudain une quinzaine de soldats allemands en armes viennent s'interposer entre les gens et la porte. Ils commencent à faire reculer tout le monde. Un grand bruit de ferraille et la grande porte de la prison s'ouvre doucement. Marguerite à moitié écrabouillée se dresse sur la pointe des pieds pour voir, lutte à contre-courant.

Les portes finissent de s'ouvrir dans un vacarme de moteur qui grandit.

Encadrés par des véhicules blindés, ~~enq~~ trois autobus sortent de la prison en colonne.

Panique dans la foule. Marguerite dans le mouvement des gens qui se déplacent autour des bus, tapent sur les fenêtres en criant, appellent des noms, des prénoms ou des « papa ! ». Les soldats font barrage, les repoussent.

ROBERT

*Marguerite, Marguerite !!*

Les autobus commencent à prendre de la vitesse.

Soudain le regard de Marguerite se tend : là-bas sur la plateforme du dernier bus, elle croit reconnaître une silhouette, elle court, oui c'est lui, c'est Robert.

MARGUERITE

*Robert ! Robert !*

Robert l'entend, lève le bras pour lui faire signe. Elle court, avec d'autres. Robert crie quelque chose. Elle n'arrive pas entendre, il crie encore.

Mais le bus s'éloigne rapidement, Marguerite essaie de suivre, elle n'en peut plus, elle s'arrête en se tenant les côtes, elle voit les gens sur la plateforme devenir petits, puis disparaître.

Elle ne se sent pas bien, un malaise, ses jambes se dérobent, elle tombe évanouie.

Des gens viennent vers elle. On l'aide à respirer, la voilà comme la jeune femme qui attendait rue des Saussaies.

MARGUERITE

*Compiègne, je crois que j'ai entendu Compiègne...*

On lui confirme, tout le monde a entendu Compiègne.

Une femme est catastrophée.

FEMME 6

*Ils vont être déportés, ils vont partir en Allemagne. On ne les reverra jamais.*

On la fait taire, on l'insulte, « *ça vaut mieux que le peloton* ».

Marguerite se relève, elle semble réaliser ce qu'elle vient d'entendre, elle regarde le boulevard où tout à l'heure s'inscrivait encore la passerelle de l'autobus, maintenant totalement vide.

**20 - INT - IMMEUBLE SAINT BENOIT - JOUR**

Dans le hall, elle passe en trombe, la concierge ouvre sa loge précipitamment.

LA CONCIERGE

*Mme Antelme, Mme Antelme...*

Mais Marguerite s'engouffre dans les escaliers.

Du haut du troisième apparaît la tête de Dionys.

DIONYS

*Mais où vous étiez, je vous cherche partout, vous n'avez pas dit à la concierge où vous alliez.*

MARGUERITE

*(en montant, essoufflée) J'ai vu Robert ! A Fresnes... ils l'emportaient en bus. Compiègne. Ils vont le déporter.*

**21 - INT - APPARTEMENT SAINT BENOIT - JOUR**

Marguerite et Dionys dans le salon. Marguerite fume, aucun des deux ne parlent.

Elle se lève va s'asseoir sur le canapé face au téléphone.

Elle est dure, déterminée.

Elle décroche le téléphone et compose un numéro en regardant Dionys.

DYONIS

*Vous êtes sûre ?*

MARGUERITE

*Je n'ai plus besoin de lui.*

DYONIS

*Vous n'êtes pas obligée...*

MARGUERITE

*(au téléphone) Allo, c'est moi... Je voudrais vous voir. La photo que vous m'avez montrée, j'ai des choses à vous dire.*

*Oui demain midi, c'est bien demain midi... Oui, je vois où c'est... D'accord. Entendu... J'y serai.*

Elle raccroche en fixant toujours Dionys.

MARGUERITE

*Un restaurant de la rue Saint-Georges près de la Bourse, à 13 heures. Demain.*

DYONIS

*Ça va être juste pour s'organiser.*

MARGUERITE

*Il faut faire vite, avant que ce salaud ne quitte Paris.*

*(un temps) Prenez le vivant, il faut le faire parler. Qui a donné Robert. Il faut qu'il paie.*

La silhouette de Morland apparaît à l'orée du couloir, il a tout observé.

## **22 - EXT - RESTAURANT ST GEORGES - JOUR**

Une rue du IXème arrondissement.

Marguerite se regarde dans la vitrine du magasin, elle ajuste sa coiffure, se remet une pointe de rouge à lèvres.

Dans le reflet de la vitre elle peut voir la façade d'un restaurant éclairé par le soleil. Des hommes en costume fument devant. Marguerite les observe dans le reflet. Puis elle se retourne d'un air déterminé et traverse la petite place en direction du restaurant.

Elle passe à travers le groupe d'hommes puis pousse la porte du restaurant protégée par de lourds rideaux en velours.

## **23 - INT - RESTAURANT ST GEORGES – JOUR**

Marguerite frappe à la porte du restaurant, un garçon vient lui ouvrir, elle passe l'épais rideau rouge qui fait un petit sas après la porte : restaurant bondé -clientèle exclusivement d'employés de la Gestapo et fonctionnaires vichystes.

Mal à l'aise dans ce décor, elle scrute la salle à la recherche de Rabier, balayant du regard les clients, tous accompagnés de femmes, secrétaires de Gestapistes ou courtisanes de la collaboration, qui mangent avec appétit terrines, pâtés et têtes de veau.

Rabier surgit de derrière le rideau dans le dos de Marguerite.

RABIER

*Ça nous change du Flore, non ?...*

On les installe, elle regarde la table d'à côté: des "cocottes" à la table d'Allemands et de notables français. Rabier connaît pas mal de monde et lance des saluts de-ci de-là ; il semble ici chez lui.

MARGUERITE

*Vous ne voulez plus parler de littérature on dirait...*

RABIER

*Au contraire. Au contraire. Je voulais vous parler de mon projet, ma librairie, ça commence à prendre tournure.*

MARGUERITE

*Vous ne lisez pas les journaux ? Vous ne voyez pas que tout est sur le point de changer ?*

RABIER

*Ne vous inquiétez pas, Marguerite, tout va bientôt rentrer dans l'ordre, l'Allemagne est bien loin d'avoir dit son dernier mot. Tout ça va être rapidement réglé.*

Marguerite esquisse un sourire.

À la table à côté, un couple, la dame connaît Rabier. Elle s'est penchée pour lui parler.

CLIENTE RESTAURANT

*Cette nuit, en pleine nuit. Ça a sonné, tambouriné, un raffut à réveiller tout l'immeuble. On n'a pas demandé qui c'était, on n'a pas allumé. Les FFI... on a été dénoncé, c'est sûr. Nous avons une porte blindée heureusement. Mais enfin on les laisse faire ça ?... Vous ne faites rien vous ?*

RABIER

*Nous en viendrons à bout, ne vous en faites pas.*

Puis il se retourne vers Marguerite.

MARGUERITE

*(en aparté) Elle, elle a peur... Elle a raison d'avoir peur. (avant que Rabier ne réagisse) Si on commandait du vin ?*

RABIER

*(son visage s'illumine) Ah je suis content de vous voir comme ça. Ma petite Marguerite. Garçon ! Une bouteille de Pouilly.*

MARGUERITE

*Et votre porte à vous ?*

RABIER

*Elle n'est pas blindée, moi je n'ai pas peur, vous le savez bien. Je n'ai rien à me reprocher.*

Il lui sert du vin, elle boit d'un trait avant qu'il ait reposé la bouteille et tape aussitôt son verre sur la table. Agréablement surpris, il la ressert.

RABIER

*(en la servant) Un jour, je devais arrêter des juifs, nous sommes entrés dans l'appartement, il n'y avait personne. Sur la table de la salle à manger il y avait des crayons de couleur et un dessin d'enfant. Je suis reparti sans attendre les gens. J'ai épargné cette famille.*

*Vous savez... dans le cas où je l'aurais su, je vous aurais prévenue de votre arrestation.*

MARGUERITE

*(avec ironie) Nous vous devons la vie, le petit juif et moi !*

RABIER

*Vous ne croyez pas si bien dire. Et vous n'êtes pas les seuls !*

MARGUERITE

*(elle s'approche de lui) Vous préparez vos arrières ?*

RABIER

*Je vous le répète, moi je n'ai pas peur. Je suis confiant même.*

Elle vide de nouveau son verre, devient de plus en plus gaillarde,

MARGUERITE

*Mais c'est fini, fini. Dans trois jours Montgomery sera à Paris.*

Elle a parlé trop fort.

Des gens autour ont entendu, ils la dévisagent.

Marguerite les ignore, elle est ailleurs, dans la contemplation de Rabier.

MARGUERITE OFF

*Le vin change tout... Je suis son flic. Je regarde sa chemise neuve, col Danton, assortie à son costume marron, d'un beige un peu doré. C'est dommage pour cette chemise neuve d'être ainsi tombée sur un condamné à mort.*

Elle rit toute seule.

RABIER

*Comment ?*

Elle est saoule, elle murmure, il y a du bruit :

MARGUERITE

*(doucement, comme pour elle-même) Je te dis que tu n'achèteras pas de chaussures le mois prochain parce que ce n'est pas la peine.*

RABIER

*Pardon ?*

Il n'a pas entendu, elle rit, il lui sert à boire.

MARGUERITE

*Vous me faites boire... Vous voulez m'emmenez dans l'hôtel au-dessus ?*

RABIER

*Vous parlez trop.*

MARGUERITE

*Pour quoi faire, pour me tuer ou pour me posséder ? De toute façon pour me posséder...*

RABIER

*Vous dites n'importe quoi, Mangez. Ah, c'est terrible, vous avez encore maigri. Je ne peux plus supporter ça. C'est horrible ce que vous dites, ça ne me fait pas rire.*

Il lui ressert du vin, elle le regarde faire :

MARGUERITE

*Ma destinée a toujours été entre vos mains.*

Puis elle boit.

MARGUERITE

*Je n'ai plus peur...*

*(Elle regarde autour d'elle) Maintenant ce sont eux qui ont peur, tous ces gens... tous menacés de mort dans les quelques jours ou les semaines qui viennent. Ils le savent déjà.*

*Et si c'est moi qui tenait votre destinée dans mes mains.*

Ça fait sourire Rabier.

La dame d'à côté se penche.

CLIENTE RESTAURANT

*Mais qu'est-ce qu'elle dit?*

Marguerite jette un coup d'œil à la rue, elle se trouble : là-bas est apparu Dionys accompagné d'une jeune fille, ils viennent de poser leur vélo. Rabier se tourne pour voir ce qu'elle regarde, Marguerite tend son verre pour détourner son attention, il ne s'aperçoit de rien.

Ils sont entrés, Marguerite les regarde traverser le restaurant. Ils cherchent une table. Il y a très peu de tables libres.

Ils s'installent à deux tables de la leur, juste en face de Marguerite, derrière Rabier.

Elle balaie leurs visages du regard.

On est avec elle, détachée du son de la réalité qui l'entoure, elle boit encore. On entend sa voix.

MARGUERITE OFF

*Tout va être plus simple... Tout est simple.  
Je suis ailleurs, le vin, la peur, Dionys tout près.  
Robert si tu voyais ça, tu rirais... j'entends ton rire, je peux l'entendre.*

Un violoniste et un accordéoniste arrivent dans le restaurant en jouant un standard. Marguerite a soudain un fou rire, ne peut plus s'arrêter. Rabier la regarde sans comprendre.

RABIER

*Qu'est-ce que vous avez?*

MARGUERITE

*C'est la fin de la guerre. Ça y est, c'est la fin, la fin de l'Allemagne. C'est le plaisir.*

Rabier lui sourit gentiment.

RABIER

*Je comprends que vous, vous l'espérez. Voyez-vous je le comprends tout à fait. Mais ce n'est pas possible.*

MARGUERITE

*L'Allemagne a perdu, c'est fini.*

Elle rit, elle ne peut plus s'arrêter. Lui aussi, Dionys rit, là-bas.

RABIER

*Vous êtes gaie, ça me fait quand même plaisir.*

La dame de la Gestapo à côté, malgré le violon, a entendu. Elle crie à Rabier :

CLIENTE RESTAURANT

*Mais faites-la taire !*

Rabier se penche vers elle.

RABIER

*Nous avons arrêté son mari.*

CLIENTE RESTAURANT

*Ah! c'est ça...*

RABIER

*C'est ça.*

La dame se penche sur son assiette pour mieux regarder Marguerite, à la fois curieuse et inquiète.

Marguerite se penche vers Rabier, sur le ton de la confidence :

MARGUERITE

*Elle voudrait savoir quelque chose sur la fin. Je viens d'un pays lointain pour elle, je viens de la France. Je crois qu'elle voudrait me demander si c'est vraiment la fin.*

Le violoniste reprend la chanson devant les deux « amoureux », Dionys et la jeune femme.

Dionys fait un signe discret à Marguerite pour qu'elle regarde vers la rue.

Dehors trois hommes viennent d'arriver à vélo, ils se postent sur le trottoir d'en face, à distance respectueuse. Comme un piège qui se met en place.

Marguerite a vu, elle pose son regard sur Rabier, regarde sa mâchoire mastiquer. Comme on regarde sa proie.

MARGUERITE

*On m'a dit un jour quelque chose sur la peur, que sous les rafales de mitraillettes on perçoit l'existence de la peau de son corps. Un sixième sens qui se fait jour.*

RABIER

*Pourquoi vous me dites ça, vous pensez à votre mari... rassurez vous, il n'a pas été question d'exécution.*

MARGUERITE

*Non, là je ne pense pas à lui.*

Elle est ivre. Il s'en faut de très peu pour qu'elle lui dise qu'on va l'abattre.

Il veut lui verser du vin, elle met la main sur son verre.

MARGUERITE

*Non, ça suffit...*

Rabier vient d'apercevoir quelqu'un au comptoir, il se lève.

RABIER

*Veillez m'excuser, juste un instant...*

Il va rejoindre deux types en imper de cuir au comptoir, sous le regard inquiet de Dionys. Marguerite, elle, ne bouge pas, toute enveloppée d'alcool.

MARGUERITE (off)

*Moi je ne sens rien, ma peau, mon corps... La peur m'a quittée.*

Autour d'autres couples ont rejoint le premier et l'orchestre joue maintenant pour qu'ils dansent. Apparemment les gens ont bu. Ils dansent enlacés comme pour oublier la fin prochaine.

Insensiblement, l'ivresse fait se courber Marguerite de plus en plus sur sa table. A quoi pense-t-elle, là les yeux soudain dans le vague, voilés par l'alcool, tristes ?

Soudain des mains agrippent fermement ses épaules par derrière et l'obligent à se redresser.

RABIER

*Tenez-vous droite.*

Marguerite refait surface, et en profite pour vider son verre. Elle regarde Dionys d'un air soudain grave, ils se fixent d'un bout à l'autre de la salle, comme s'ils se disaient que c'était maintenant.

Mais Rabier interrompt l'échange avec Dionys en prenant la main de Marguerite. Il la soutient pour qu'elle se lève.

RABIER

*Appuyez-vous sur moi...*

Elle se lève, la voilà à sa hauteur.

Insensiblement, il commence à bouger avec elle, doucement, à danser à pas glissés, couple parmi les autres. Echange de regards entre Dionys et Marguerite. Il lui indique de regarder par la vitrine : dehors les autres attendent en fumant.

RABIER

*Vous vouliez me dire des choses ? Vous m'avez dit que vous vouliez me parler à propos de la photo de Morland.*

MARGUERITE

*Oui, non, je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête.*

Soudain la sonnerie de l'alerte aérienne retentit. La musique s'arrête, les gens cessent de danser se regardent un moment, puis se précipitent dehors. La dame de tout à l'heure sort en criant *Ah les salauds, les salauds !*

EMPLOYES RESTAURANT

*Veillez bien évacuer, mesdames et messieurs... veuillez gagner les abris... juste en face... Juste en face...*

Rabier tient Marguerite fermement, l'empêche de bouger.

MARGUERITE

*Qu'est-ce que vous faites ?*

RABIER

*Je vous l'ai dit je n'ai pas peur.  
L'empire n'est pas près de s'écrouler.  
Vous ne risquez rien avec moi.*

Dionys et son accompagnatrice hésitent, ils se sont levés, regardent Marguerite, ne savent pas quoi faire. Rabier se tourne vers eux, ils sont obligés de donner le change, ils finissent par suivre les gens hors du restaurant.

Au même moment on descend les rideaux de fer du restaurant, plongeant la salle dans la pénombre. Les employés descendent par une trappe près du comptoir. La sirène a cessé pour laisser place à un silence total. Rabier tient toujours Marguerite.

RABIER

*Pourquoi m'avez-vous appelé ?*

MARGUERITE

*Je voulais vous voir.*

RABIER

*Pourquoi ?*

MARGUERITE

*Pour parler encore de Robert.*

RABIER

*Non, vous savez bien que je ne peux plus rien. Vous avez d'autres raisons. Dites-moi la vraie raison.*

A l'extérieur sur le trottoir d'en face Dionys et les camarades regardent vers le restaurant borgne, le rideau de fer, Marguerite prise au piège dedans. Au loin la rumeur d'avions qui traversent Paris.

L'attention de Dionys va vers une traction noire qui s'avance dans la rue vide et vient s'arrêter juste devant le restaurant. A l'intérieur trois hommes de Rabier (un était tout à l'heure au comptoir) attendent. Pour donner le change Dionys bouge, il avance vers le Camarade et lui demande du feu. Ils font mine de descendre dans le métro.

Retour à l'intérieur.

Marguerite lève ses yeux ivres vers le plafond, les avions.

MARGUERITE

*Voilà on dirait que ça arrive, bientôt le monde sera libre...*

Marguerite et Rabier se regardent. Il la maintient, comme si rien ne se passait autour.

RABIER

*Alors, dites-moi pourquoi vous m'avez fait venir.*

La voilà au pied du mur.

MARGUERITE

*Il ne faut pas qu'il parte.*

*Tant qu'il est en France, vous pouvez. Faites en sorte qu'on le bloque à Compiègne, il ne faut pas qu'il parte en Allemagne. Il ne faut pas, vous m'entendez.*

La sirène de fin d'alerte se déclenche. Marguerite se détache de Rabier, fait un pas en arrière, le regarde en tanguant.

MARGUERITE

*Voilà je suis venue vous demander ça.*

Derrière les employés ont refait surface et on relève le rideau de fer. Tiens un des musiciens était caché derrière une banquette.

MARGUERITE

*Je voudrais sortir... (nauséuse) Je ne me sens pas très bien...  
Sortons je vous prie.*

Rabier regarde vers dehors. Il voit la traction devant le restaurant.

RABIER

*Oui, sortons...*

## **24 - EXT - RESTAURANT St GEORGES - JOUR**

Dionys et le camarade sont sur les marches du métro, à couvert. Ils se tendent quand ils voient Marguerite et Rabier sortir du restaurant.

Marguerite et Rabier se dirigent vers leurs bicyclettes, elle regarde autour ne voit personne – où sont passés les camarades-, juste les flics en civil qui viennent de sortir de la traction. Ils attendent l'ordre de Rabier qui passe devant eux en leur

faisant un geste que tout va bien. Marguerite le suit en se retournant pour voir si elle aperçoit un camarade.  
Rabier enfourche son vélo.

RABIER

*Vous venez Marguerite... Faisons un petit tour ensemble vous voulez... Vous allez pouvoir tenir en selle, oui ?*

Marguerite enfourche à son tour son vélo et s'engage derrière Rabier ; effectivement elle paraît bien éméchée. Dionys les aperçoit qui s'en vont.

## **25 - EXT - RUES PARISIENNES - JOUR**

Tous les deux à bicyclette. Ils débouchent rue de l'Université. Lui en avant de quelques mètres. Elle le regarde pédaler. Autour de ses chevilles, les menottes en fer en guise de pince à vélo. Ça la fait rire. Son cartable est sur le porte-bagages étranglé par une courroie.

Marguerite lève la main droite en forme de revolver et fait mine de le viser, Il ne se retourne pas. Elle s'est approchée, ils vont vite. Son dos s'étale, très grand, à trois mètres d'elle. Impossible de le rater, Elle ne rit plus, sa mine s'est assombrie. bing! Il se retourne. Elle rattrape le guidon pour ne pas tomber.

Soudain, devant Ecole Militaire, ils croisent une colonne de camions allemands, hommes et matériel, troupes qui se carapotent.  
Marguerite et Rabier regardent sans ralentir.

Il s'arrête un peu plus loin, devant la bouche du métro. Elle s'arrête à sa suite. Derrière eux l'évacuation des Allemands d'un bâtiment officiel.  
Rabier est pâle, grave, fragile. Il le dit très bas :

RABIER

*Venez avec moi, j'ai un ami qui a un studio tout près d'ici. On pourrait prendre un verre ensemble. (Il la supplie)  
Une minute, venez une minute.*

Elle lui sourit, elle triomphe. Elle s'approche et en se hissant sur la pointe des pieds, l'embrasse sur la bouche.

Dionys les a enfin rattrapés, il arrive en vélo, les dépasse pour s'arrêter plus loin et les observer.

Rabier est ému comme jamais, désespéré aussi, il lui prend les mains.

RABIER

*Si j'avais pu le faire sortir je l'aurais fait. Même si alors je vous perdais...*

MARGUERITE

*Non, vous mentez... Vous avez joué avec moi. Je sais maintenant que vous n'avez jamais essayé de sauver mon mari. Je sais maintenant que je l'ai toujours su. Vous m'avez juste donné l'espoir, l'illusion de ne pas être séparée de lui. Cet espoir je ne l'ai plus.*

RABIER

*Vous avez perdu cet espoir, moi... je vais vous perdre, vous.*

Marguerite retire sa main, brusquement, fait un pas en arrière. Il a compris. Sans jamais cesser de la regarder, il fait quelques pas en reculant.

MARGUERITE (OFF)

*Il savait que c'était la dernière fois. Il ne m'a plus jamais téléphoné. Coupant définitivement le fil qui me reliait à toi.*

De l'autre angle du boulevard, Dionys les regarde se séparer.

Voit la silhouette de Marguerite esseulée remonter à bicyclette, flottante, passer devant lui, pas un regard vers lui, puis s'éloigner.

## **26 - EXT - RUES PARISIENNES - JOUR**

Un long travelling suit Marguerite à bicyclette dans un Paris qui s'agite de toute part, elle qui, complètement enfermée sur elle-même, semble étrangère à ce qui l'entoure.

Des coups feu au loin retentissent.

Dans une rue perpendiculaire on aperçoit une barricade de pavés autant que d'objets hétéroclites récupérés chez soi, meubles, sommier, etc. Une femme en blouse d'intérieur, à l'abri d'une barricade, fait un frichti dans une poêle sur un petit brasier. Elle lève la tête et regarde Marguerite passer.

Coups de feu. Marguerite lève la tête, des snipers français sur les toits, sur quoi tirent-ils, tout est confus.

Là-bas, 80 mètres devant elle, deux ou trois allemands traversent le boulevard désert en courant, Marguerite met pied à terre en continuant d'observer ; un groupe de huit hommes FFi traversent à leurs trousses.

Les bruits d'une bataille d'une pétarade, à l'angle de la rue de Tourville, des insurgés derrière une barricade tirent sur deux allemands à la fenêtre du bâtiment

MARGUERITE (OFF)

*J'aurais voulu que tu voies ça, quelque chose qui éclate. Je te le raconterai... comment de partout le monde se libère, je te dirai.*

Soudain les sirènes d'alerte aérienne. Marguerite continue de pédaler comme si de rien n'était, tandis qu'autour les gens trottinent jusqu'aux bouches de métro. Les rues se dépeuplent. Peu à peu le son semble s'éloigner aux oreilles de Marguerite, les sirènes s'évaporent en hauteur, laissant place à un silence étrange et c'est quasiment muet quand Marguerite voit ces gens qui courent, descendent dans le métro. Seuls les bruits de la bicyclette, le pédalier, le tintement de la sonnette, la chaîne...

Marguerite est maintenant seule dans une rue désertée.

La place de la Concorde vide, ville fantôme.

MARGUERITE (OFF)

*Quelques jours plus tard, à onze heures du soir, la Libération de Paris a commencé. Huit jours entiers. Rabier le flic a dû entendre lui aussi le vacarme prodigieux de toutes les cloches des églises de Paris, et voir aussi peut-être la foule toute entière dehors. Cet inexprimable bonheur.*

**27 - INT - APPARTEMENT SAINT BENOIT – JOUR à NUIT**

Contraste sonore total : l'appartement, fenêtres ouvertes, au silence s'est substitué brutalement ce vacarme prodigieux dont elle parle, les cloches, les cris, les rires, la musique improvisée.

Marguerite n'a pas encore enlevé sa veste, à l'arrêt devant la fenêtre, toute enveloppée du vacarme. Pleine de lumière.

Elle fait un pas et aperçoit en contrebas le bout de rue saturé de monde, gens exaltés du Paris juste libéré à la terrasse du café, fanions, flonflons.

La concierge est en bas, elle lui fait un signe avec un large sourire, un air de dire « ça y est ». Marguerite lui fait un geste. Autour ça chante L'Internationale.

Des voix y répondent en entonnant la Marseillaise, c'est dans l'immeuble d'en face : les gens se sont mis à leur fenêtre pour voir le spectacle, saluer les sauveurs, certains ont déroulé le drapeau français gaulliste en chantant. A côté c'est le drapeau américain. Marguerite regarde leur joie, juste en face d'elle.

Elle se penche un peu pour attraper les volets et les tire brutalement ; elle ferme les fenêtres pour faire taire le monde.

Cut.

La nuit, même cadre, Marguerite, à l'abri derrière les volets. Dehors il fait nuit, ambiance très agitée, des fêtards passent, on sent la terrasse de café pas loin, de

la musique, ça danse sans doute. A travers les interstices ou l'entrebâillement des persiennes, juste le porche d'en face, un couple fait l'amour, lui pantalon baissé derrière elle. Rude et rapide. Dans sa pénombre, Marguerite ne les quitte pas des yeux.

**Fondu au noir.**

## **28 – INT/EXT - APPARTEMENT SAINT BENOIT - JOUR**

Vue à travers l'entrebâillement des persiennes, filtré par le givre de la vitre : un fragment de rue, couvert de neige, une voiture garée au toit enneigé. Un couple traverse en diagonale laissant leurs traces sur la neige.

### **MARGUERITE (OFF)**

*La guerre ne finissait pas de finir. Nous étions encore purs de tout savoir sur ce qui s'était réellement passé. Nous étions au premier temps de l'humanité, vierge, virginale, pour encore quelques semaines. Rien n'était encore révélé sur l'Espèce Humaine.*

*Avec la fin de l'hiver, la défaite allemande s'est annoncée, elle allait être totale. Etendue sur toute l'Europe. Le nouveau printemps est arrivé avec ses morts, ses survivants, son inconcevable douleur réverbérée des camps allemands.*

L'appartement en hiver, Marguerite enveloppée dans une couverture. Peut-être écrit-elle.

## **29 - INT - GARE D'ORSAY - JOUR**

Avril 45. Le portrait de De Gaulle.

Gare d'Orsay, centre de transit et de rapatriement des prisonniers de guerre français revenant d'Allemagne.

### **MARGUERITE (OFF)**

*Les premiers camps se libéraient, les prisonniers se sont mis à revenir, de plus en plus nombreux, on ne parle pas encore de déportés. Qui peut savoir, aussi bien tu pourrais être parmi eux. Il serait possible que tu sois dans tous ces prisonniers qui reviennent d'Allemagne, il serait plausible que tu sois dans le prochain train, ou celui d'après.*

Une radio diffuse par les haut-parleurs un programme alterné tantôt des airs swing et tantôt des airs patriotiques.

Des prisonniers, il en vient par vagues qui, des trains au bureau des identités, sont obligés de passer devant le petit stand de fortune derrière lequel se tiennent Marguerite et une collègue, **Thérèse**. Au-dessus, un bandeau : SRJL, Service des Recherches du journal « Libres ».

Ils sont épuisés, sales, pouilleux mais pour la plupart valides, beaucoup sourient. Marguerite et Thérèse interrogent chacun, posent des questions concises et précises, numéro de convoi, de Stalag, de baraquement, les dates, arrivée, transferts, marches forcées, libération, départ... Vous connaissez untel, untel,..., depuis quand avez vous perdu contact avec untel... Marguerite travaille sans lever le nez, note chaque nom, wagon, date...

Un prisonnier libéré se présente devant elle, il tient une enveloppe tout abîmée.

PRISONNIER 1

*J'ai une lettre... Un type me l'a donnée, un camarade, pour sa famille. Il est mort de la diphtérie. Je ne sais pas à qui la remettre exactement. Vous la prenez ?*

MARGUERITE

*Donnez. On fera suivre...*

Marguerite prend l'enveloppe, l'observe la tourne la retourne, ouvre, lit rapidement en diagonale puis la range dans un dossier sur un tas d'autres pareilles.

MARGUERITE

*Vous venez, d'où ? Votre nom... Le numéro de votre train, du wagon, la date de votre départ du camp...*

PRISONNIER 1

...

MARGUERITE

*Les déportés, vous n'avez pas croisé des convois de déportés.*

PRISONNIER 1

*Déportés, non pas de déportés. Que des prisonniers.*

MARGUERITE

*Vous avez croisé des prisonniers qui partaient à Buchenwald ? Quels convois vous avez pris, mai ou juin 44 ?...*

PRISONNIER 2

*On est parti début juin... Des droits communs, des réfractaires du STO, pas de déportés... C'est quoi Buchenwald ?*

MARGUERITE

*Il y avait des Juifs ?*

PRISONNIER 2

*Des Juifs ? Quel rapport avec nous ?*

PRISONNIER 1

*Non y avait pas de Juifs.*

Une femme de la mission de rapatriement avec brassard arrive devant la table de Marguerite. Jeune femme aux cheveux blonds platine, tailleur bleu marine, souliers assortis, bas fins, les ongles rouges.

FEMME MISSION RAPATRIEMENT

*Qu'est-ce que vous leur voulez aux prisonniers ?*

Marguerite ne la regarde même pas.

MARGUERITE

*On leur demande des informations.*

FEMME MISSION RAPATRIEMENT

*Vous ne pouvez pas les laisser tranquilles ces pauvres garçons ? Et qu'est-ce que vous en faites de ces informations ?*

MARGUERITE

*(elle prend un journal sur la table et le fiche dans les mains de la femme) On les publie dans un journal qui s'appelle « Libres », qui est le journal des prisonniers et des déportés.*

FEMME MISSION RAPATRIEMENT

*« Libres » ? Alors vous n'êtes pas du ministère ? Vous avez une autorisation pour faire ça ? Sinon vous n'avez pas le droit.*

MARGUERITE

*On le prend. Rien n'est mis en place pour informer les familles, il faut bien que quelqu'un s'en charge...*

Un officier s'approche, quarante-cinq ans, veste sanglée, le ton très sec : il est suivi d'un jeune officier et rejoint la jeune femme au tailleur bleu marine, également gradée.

THERESE

*C'est dégueulasse ce que vous faites.*

OFFICIER

*Vos papiers.*

Marguerite les montre.

De loin, Dionys observe tout ça : on voit que l'officier a appelé des scouts qui dégagent le stand de « Libres » et que l'on met tous les papiers et dossiers sur les bras de Thérèse et Marguerite.

MARGUERITE

*Sinon vous avez des informations sur les convois de déportés, on en annonce ?*

OFFICIER

*Aucune idée...*

Elle aperçoit Dionys qui parle avec des camarades.

Encombrée par sa pile de dossiers sur les bras, Marguerite passe devant les grandes grilles derrière lesquelles s'entassaient les familles de prisonniers, criant des noms, tendant des bras à travers les barreaux, des mains avec des photos. Elle rejoint Dionys.

DIONYS

*Vous vous êtes fait jeter on dirait.*

Elle semble encore en colère. Il la soulage en prenant les dossiers.

MARGUERITE

*Connasse bornée, des fonctionnaires qui sortent d'où ? Vêtements parfaits après six ans d'occupation, ton altier, cinglant, condescendance, fausse amabilité, elles parlent des prisonniers en disant « ces pauvres garçons ».*

DIONYS

*Le personnel gaulliste qui prend ses places. Ils vont occuper la France. Ils sont en train de refaire l'Histoire.*

Il sourit.

Elle s'allume une cigarette, ils fument ensemble.

MARGUERITE

*Ils veulent liquider la question des déportés. Avez-vous une fois entendu le mot « juif » ici ?*

Marguerite regarde le flux continu des hommes qui arrivent, elle prend un air grave :

MARGUERITE

*Lorsqu'on annoncera les déportés, je sortirai du centre, je ne reviendrai que lorsque les déportés seront partis. C'est entendu avec les camarades, ils me feront signe de loin, ils me diront si quelqu'un a croisé Robert. C'est déjà convenu avec eux, je leur fais confiance. Je ne pourrais pas, autrement. Je ne peux pas... je suis assez lâche pour ça.*

Dionys a fini sa cigarette, il a encore à faire, lui dit de rentrer se reposer, qu'elle en a déjà fait assez, qu'il la retrouvera plus tard, il l'embrasse sur le front.

Elle le regarde s'éloigner, disparaître comme absorbé par la foule. Sur tous ces visages qui croisent et défilent :

MARGUERITE (OFF)

*Pendant longtemps nous n'avions pas eu de nouvelles, rien ne bougeait, une chape de silence. Chercher à tout prix des informations nous faisait vivre. Maintenant les nouvelles arrivent de partout, déversent leur réalité du monde, sans jamais une trace de toi.*

**30 - INT- APPARTEMENT RUE SAINT-BENOIT – JOUR**

L'appartement vide.

Les volets clos, le salon plongé dans la pénombre de la fin d'après-midi, le divan vide, le guéridon avec le téléphone, le cendrier plein sur lequel la cigarette fume toujours, tout semble attendre. On est comme au début.

MARGUERITE (OFF)

*... tous les prisonniers de guerre sont revenus, jusqu'au dernier... Toi tu ne reviens toujours pas...  
... C'est maintenant que l'attente commence*

On parcourt l'appartement, on va la chercher.

La cuisine, Marguerite de dos, là où elle était tout à l'heure, devant le café qui chauffe. Deux tasses attendent. Comme si elle n'en avait jamais bougé. Elle masse sa nuque avec sa main.

Le café fume, elle verse dans les deux tasses. Elle s'assoit à la petite table de la cuisine, ou plutôt se laisse tomber sur la chaise.

Soudainement un cri, énorme, qui la déborde qu'elle ne peut pas réprimer, qui déchire le silence et se cogne aux quatre murs de la petite cuisine.  
Elle se tord, la main sur le sternum, se plie sur elle-même comme si une douleur lui déchirait le ventre, le visage contre la table, l'autre main crispée sur sa nuque.  
Elle reste comme ça en silence. La tasse de café renversée.

Les bruits de pas s'approchent dans le couloir, arrivent doucement derrière elle, de belles mains d'homme la saisissent par les épaules pour décoller son visage de la table, la redresser sur sa chaise, remettre son corps d'aplomb.

DIONYS (OFF)

*C'est terrible, je sais. Allez, faites un effort...*

Elle se tourne un peu vers lui, pose son visage contre son ventre.

MARGUERITE

*Non vous ne pouvez pas savoir.*

Il resserre ses bras et la soulève pour la mettre debout, elle finit face à lui, dans ses bras.

DIONYS

*(d'une voix douce mais ferme) Peut-être, mais essayez, on peut tout.*

Elle se dégage de lui.

MARGUERITE

*Avant, j'ai essayé.*

Dionys la serre dans ses bras

DIONYS

*Vous n'avez pas le droit de renoncer.*

Une nouvelle fois, elle se retire de ses bras.

MARGUERITE

*Je ne renonce pas. C'est autre chose.*

DIONYS

*Autre chose ? Quoi autre chose ?*

Elle ne répond pas.

DIONYS

*Vous devez manger, ça aussi vous devez essayer.*

MARGUERITE

*Quand il reviendra, je mangerai avec lui. Avant non.*

DIONYS

*Vous avez dit que vous ne renonciez pas.*

Il y a du pain sur la table, elle le regarde, le touche.

MARGUERITE

*On meurt d'un accident, d'un cancer, on ne meurt pas de faim, on est achevé avant, d'une balle dans le cœur. Je voudrais pouvoir donner ma vie. Je ne peux pas lui donner un morceau de pain.*

DIONYS

*Mange...*

Elle amène le pain à sa bouche.

MARGUERITE

*Oui vous avez raison... j'ai fini par vivre jusqu'à la fin de la guerre, il faut que je fasse attention ça ne serait pas extraordinaire s'il revenait.*

Elle croque un gros morceau, trop gros. Bien qu'écœurée, elle se force à mâcher, mastiquer.

DIONYS

*Non pas comme ça, Marguerite...*

MARGUERITE

*Arrêtez de dire mon nom, ça me fait horreur.*

Elle continue à se gaver de pain.

DIONYS

*Vous avez des tas de choses à faire aujourd'hui, Marguerite... Des tas de familles attendent des nouvelles... Ils ont besoin de vous. Je vous ai apporté de la Corydrane. Prenez une douche, vous commencez à sentir.*

Elle s'oblige à avaler, ça a du mal à passer. Elle ne le regarde toujours pas.

MARGUERITE

*Je ne renonce pas, je reste en vie. J'attends Robert Antelme qui doit revenir des camps.*

Un silence.

MARGUERITE

*Je préfère être seule ce soir. Je peux me débrouiller.*

DIONYS

*Comme vous voulez (Il va pour sortir de la cuisine) Tu n'as pas acheté le journal ?*

MARGUERITE

*Je n'ai pas pu.*

DIONYS

*Vous pouvez vous cacher les yeux, ça n'empêche pas le monde de se libérer. Königsberg est tombé, Buchenwald va être libéré.*

Il part en disant :

DIONYS

*J'achèterai le journal pour vous.*

Ses pas s'éloignent, elle crache le gros morceau de pain. On entend le bruit de la porte qui claque, Marguerite ferme les yeux sur le silence que ça crée.

Elle prend sa tasse sur la table et touille machinalement le café en retournant vers le salon.

Elle va s'asseoir sur le divan près du téléphone là, à sa place et, toujours en remuant son café comme une automate, elle écrase la cigarette qui s'est depuis complètement consommée et en allume une autre, pose sa tasse et regarde les volets clos.

En plan large dans ce salon, la silhouette esseulée de Marguerite qui attend en fumant. *Ding*, la petite horloge sonne cinq heures, ça lui fait tourner la tête.

Elle finit pas se lever, met son manteau, balaie du regard son reflet en pied dans le miroir de l'entrée, elle est pitoyable, à peine un arrêt et sort.

### **31 - INT - IMMEUBLE SAINT-BENOIT - SOIR**

#### LA CONCIERGE

*Mme Antelme, il faut que vous alliez voir Mme Bordes,  
Son fils a demandé après vous.*

Marguerite non plus n'est pas bien.

#### MARGUERITE

*Il n'est pas encore question du Stalag III A. Fin de semaine...  
Probablement... Dites-lui...*

#### LA CONCIERGE

*Vous devriez aller la voir, elle n'est pas bien du tout.*

#### MARGUERITE

*J'essaierai.*

### **32 - EXT - RUE - JOUR**

Marguerite avance sur la place. Un char allemand échoué a été laissé là pour l'exemple. Il est tagué de toute part, croix de Lorraine et messages personnels. C'est devenu un terrain de jeu, des enfants jouent dessus, certains font le cochon pendu sur le canon.

Marguerite s'approche d'un kiosque, ralentit légèrement, regarde de loin les unes des journaux accrochés, le crieur hurle que les Russes s'approchent de Berlin.

Elle avance, puis s'arrête à quelques mètres, comme si elle se ravisait, renonce finalement en tournant le dos au kiosque où les gens s'agglutinent pour acheter. Elle s'éloigne, le visage fermé, tête baissée, autour les promeneurs et passants croisent insouciant, la vie normale a incroyablement repris son cours. Hormis les costumes et les véhicules, ce pourrait être aujourd'hui.

Elle s'approche d'un bâtiment municipal, une petite foule devant, groupe de femmes, quelques vieillards aussi, se pressent contre le mur, devant des affichettes placardées sur des panneaux. Marguerite hésite encore, y va quand même, se fraie un chemin pour s'approcher des listes de noms, la bousculade. Les doigts défilent sur les noms... Rien.

Marguerite finit pas s'extirper de la cohue.

### **33 - INT- IMPRIMERIE DU JOURNAL « LIBRES » – JOUR**

Marguerite entre dans l'imprimerie du journal « Libres ». Elle salue ici et là des camarades.

Les rotatives en pleine action révèlent la une du prochain numéro.  
Cut.

Postée près des vitres qui donne sur le bureau « de rédaction », Marguerite regarde Dionys qui parle et fait des gestes devant l'ensemble de la rédaction (on aperçoit notamment Morland et Beauchamp), ça fume beaucoup.

Thérèse s'approche d'elle. Elle lit à Marguerite le titre du journal qu'elle a dans les mains.

#### **THÉRÈSE**

*140 000 prisonniers de guerre rapatriés font la queue dans les Tuileries faute de place.*

#### **MARGUERITE**

*Les déportés, on parle des déportés ?*

#### **THÉRÈSE**

*(elle tourne les pages pour chercher)*

*L'avancement des troupes à l'est comme à l'ouest... le Reich à l'agonie...*

*(elle feuillette)*

*Trois camps ont été libérés par les Russes, Mais, non... rien pour le retour des déportés... on annonce que la nuit du cinéma sera exceptionnelle.*

A travers le carreau donnant sur la rédaction, Marguerite ne détache pas son regard de Dionys. Peut-être même que ce qui précède serait OFF sur cette image.

En s'asseyant derrière son bureau encombré de classeurs, Thérèse désigne à Marguerite un papier du service rapatriements du ministère posé sur le bureau.

#### **THÉRÈSE**

*En attendant on a reçu les rapports des prochains arrivages.*

Marguerite prend le papier et regarde les listes de noms.

### **34 - INT - IMMEUBLE BOURGEOIS - JOUR**

Dans un immeuble bourgeois, Marguerite sonne à une porte.  
Un homme demande qui c'est.

MARGUERITE  
*Le journal « Libres ».*

Plusieurs bruits de verrou et l'homme ouvre.  
Marguerite voit sa femme qui se tient à l'écart à écouter sans oser venir. Elle a l'air d'avoir pleuré toute la nuit. C'est plus à elle que Marguerite s'adresse.

MARGUERITE  
*Bonjour... Vous m'aviez demandé de vous prévenir... On a des informations du centre d'Orsay. Nous avons des nouvelles de votre fils, il est en bonne santé. Il devrait arriver par un convoi attendu demain ou après-demain.*

PERE PRISONNIER  
*Oui, on sait... On a reçu une lettre hier.  
Son camp a été libéré mardi dernier.*

MERE PRISONNIER  
*Il dit qu'il sera là demain...*

MARGUERITE  
*(étonnée) Ah... vous saviez ? Bon, tant mieux, j'en suis heureuse...*

La porte se ferme devant Marguerite. On découvre Dionys en contrebas du palier. Marguerite paraît soudainement bouleversée. Elle passe devant Dionys et descend sans un mot.

DIONYS  
*Quoi... Qu'est ce qu'il y a ?*

MARGUERITE  
*Ils savaient, le fils a écrit.  
Ils peuvent donc écrire.*

Dionys ne répond pas. Ils descendent en silence.

DIONYS  
*Rentrez. Allez vous reposer.*

MARGUERITE  
*J'ai encore quelqu'un à voir. J'ai promis.*

### 35 - EXT/INT - MME BORDES - JOUR

La porte d'une loge ou d'un appartement modeste.

Elle se passe machinalement la main dans les cheveux pour s'arranger, prend une grande respiration.

C'est le fils (16 ans) qui a ouvert, la fille (14 ans) dans le salon pleure sur le divan. Loge sale et en désordre.

#### LE FILS BORDES

*Bonjour Mme Antelme. (il désigne la chambre à côté) Elle est là... elle veut plus se lever.*

Marguerite va vers la chambre : Mme Bordes défigurée par les pleurs, couchée de dos d'abord, se retourne vers Marguerite qui s'approche du lit.

Mme Bordes se soulève et aussitôt tombe sur la poitrine de Marguerite qui la berce comme un enfant.

#### MARGUERITE

*Voilà, c'est fini... ça y est...*

Marguerite prend un ton rassurant :

#### MARGUERITE

*Aucune raison de se mettre dans cet état, le III A n'est pas encore revenu. Ils sont en chemin.*

Mme Bordes frappe du poing sur le lit, crie.

#### MME BORDES

*Vous m'avez déjà dit ça il y a huit jours.*

#### MARGUERITE

*Je ne l'invente pas lisez le journal.*

#### MME BORDES

*C'est pas clair dans le journal...*

*Vous me dites qu'il n'en revient pas, il n'y a que ça dans les rues. Vous me mentez, vous savez bien que le III A a été libéré depuis deux jours.*

Marguerite est prise de cours. Elle est prête à tout pour tranquilliser la famille. Elle essaie d'être la plus persuasive qu'elle peut en regardant bien le fils dans les yeux et en tenant la main de la fille :

MARGUERITE

*Ecoutez-moi bien, au jour d'aujourd'hui, ce n'est pas plus raisonnable de penser que votre père ne reviendra pas que le contraire.*

Marguerite prend son sac pour partir, sur le seuil elle se retourne vers Mme Bordes qui toujours allongée lui tourne le dos, la tête contre l'oreiller. Elle s'est arrêtée de pleurer mais est encore soulevée par quelques spasmes.

MARGUERITE

*Ce n'est qu'une question de jours, une simple question de jours. Question d'heures.*

Elle-même, y croit-elle ? Un dernier regard sur cette femme anéantie qui ne l'écoute déjà plus, murée dans sa douleur comme un double identique.

MME BORDES

*(sans se retourner, pour qu'elle parte) Oui... Bien sûr...  
Merci, Mme Antelme, merci.*

Une fois sortie, il faut un temps à Marguerite pour récupérer.

**36 - INT - EXT - APPARTEMENT SAINT-BENOIT - RUE - SOIR**

Pénombre.

Elle a froid, elle est sur le divan près du téléphone, sa place devenue habituelle, enveloppée dans une couverture, elle se réveille en sursaut.

La nuit est tombée.

Toujours enveloppée de sa couverture, elle va poser son front contre la vitre, la rue est une ruche, des gens attendent pour rentrer dans un restaurant.  
Ça sonne.

C'est Dionys.

MARGUERITE

*Rien ?*

DIONYS

*Rien.*

Il est immédiatement surpris par la mine malade de Marguerite.

MARGUERITE

*Je crois qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir à avoir.*

Dionys a un air excédé, il ne répond pas. Il va allumer.

DIONYS

*Pourquoi vous restez dans le noir ?*

MARGUERITE

*Demain c'est le vingt-deux avril, 20% des camps sont libérés. J'ai vu Sorel au centre qui m'a dit qu'il en reviendrait un sur cinquante.*

DIONYS

*Au jour d'aujourd'hui, ce n'est pas plus raisonnable de penser qu'il ne reviendra pas que le contraire.*

Elle sait ce que veut dire cette phrase, elle l'a employée elle aussi, elle montre les journaux étalés sur le divan :

MARGUERITE

*Ah bon ? On a pourtant l'embarras du choix... parmi les 2000 fusillés de Belsen, ou parmi les 1500 corps trouvés dans un charnier à Mittel-Gratbach, ou sur les routes un peu partout il y en a qui marchent forcés. Les 20 000 survivants de Buchenwald saluent les 150 000 morts fusillés la veille de l'arrivée des alliés – pour qu'ils ne parlent pas -, on a trouvé les corps encore chaud. On aurait pu éviter qu'ils massacrent, envoyer des commandos de parachutistes pendant les 24 h qui les séparaient de l'arrivée des Alliés. Maintenant jusqu'au dernier camp libéré, il y aura des fusillés, plus rien à faire pour les empêcher.*

*Et tout le monde s'en fout.*

Elle tend un journal vers Dionys :

MARGUERITE

*Vous m'avez dit de lire les journaux... L'Allemagne est en bouillie, Berlin flambe... Ici, on fait les élections municipales ! De Gaulle et l'oubli des pleurs, on nie les déportés et les camps : les jours de pleurs sont passés, les jours de gloire sont revenus. S'adresse aux bourgeois, ignore le peuple. Deuil national pour la mort de Roosevelt. Le deuil du peuple ne se porte pas...*

*On ne saura peut-être jamais rien, ça se terminera comme ça. La seule chose dont je suis sûre, la seule chose que je sais, c'est qu'il a eu faim, pendant des mois, et qu'il n'a pas revu un morceau de pain avant de mourir, même pas une seule fois.*

DIONYS

*Non, Marguerite, c'est trop facile ça, arrêtez tout de suite ça...*

Elle lui tourne le dos, ne parle quasiment plus qu'à elle-même,

MARGUERITE

*Je ne tiendrai pas, mes forces me quittent. Vous voyez bien que je suis la plus lâche parmi toutes celles qui attendent, je ne pense qu'à moi.*

Cette fois, Dionys se met en colère :

DIONYS

*En aucun cas on n'a le droit de s'abolir comme ça.*

On sonne.

C'est Beauchamp.

BEAUCHAMP

*Alors ?*

MARGUERITE

*Rien.*

Ils vont s'asseoir à la table.

MARGUERITE

*Pourquoi il n'écrit pas ?*

BEAUCHAMP

*C'est une question de liaison, ils ne peuvent plus écrire. Il n'y a plus de poste régulière en Allemagne.*

MARGUERITE

*(baissant les yeux) Il n'y a plus de café.*

Elle va se recroqueviller sur le divan, à distance d'eux. Elle les entend parler, ne participe pas, murée dans son angoisse.

DIONYS

*Ce qui est sûr c'est qu'on a des nouvelles de ceux de Buchenwald. Le convoi de Robert, celui du 17 aout est arrivé à Buchenwald, on sait ça. Il y a de moins en moins de raisons de ne pas recevoir de ses nouvelles.*

BEAUCHAMP

*Qui vous a dit qu'il n'a pas été transféré ailleurs au début de l'année ?*

Marguerite, à l'écart, H.S.

MARGUERITE

*(elle murmure) Partez, laissez-moi, rentrez chez vous...*

Elle entend la conversation des hommes de plus en plus lointainement, et finit par s'endormir.

Dionys la secoue.

DIONYS

*Qu'est-ce que vous avez, qu'est-ce que vous avez à dormir comme ça ? (à Beauchamp) Elle est brulante de fièvre.*

Il la prend dans ses bras et la porte jusqu'à la chambre. Elle entrouvre les yeux pour voir le visage de Dionys qui la porte à travers le couloir, puis se rendort.

**37 - Flash EXT - RUE DES SAUSSAIES - JOUR**

Pendant la fièvre, elle la revoit.

La jeune femme de 20 ans de la rue des Saussaies, enceinte quasi à terme qui fait la queue avec la dernière lettre de son mari au bout des doigts, elle pleure, on est obligé de l'asseoir, Marguerite l'aide, la jeune femme hurle.

Cut.

**38 - Flash INT - MATERNITÉ - NUIT**

MARGUERITE

*Robert ? Robert...*

Une ambiance verdâtre saturée de néon blanc.

La silhouette d'un homme enveloppée ou irradiée par la blancheur des néons arrive de loin...

MARGUERITE

*Pourquoi ? Pourquoi vous ne me l'amenez pas, pourquoi vous ne me le donnez pas ?*

La silhouette se rapproche, le visage de Robert se penche, il est triste mais sourit quand même.

Marguerite est dans un lit, elle a les traits marqués, des cernes et transpire.

MARGUERITE

*Dis-moi, pourquoi ?*

ROBERT (OFF)

*Dors... repose toi.*

Elle insiste.

MARGUERITE

*Pourquoi tu me l'amènes pas ?*

Une femme, tout en blanc, est arrivée, Robert s'est tourné vers elle. Ils parlent tout bas, Marguerite est inquiète, elle les regarde, ne comprend pas, s'impatiente, tend son bras vers Robert, mais est trop faible, elle murmure son nom mais le son ne sort pas. Elle ne peut rien.

Robert se retourne vers elle, il a dans les bras un nouveau né.

Il le pose sur la poitrine de Marguerite. Le nourrisson ne bouge pas, elle pose sa main sur sa tête, la recouvrant tout entière, il ne frissonne pas, ne crie ni ne pleure, inerte, il est mort. Robert pose sa main sur celle de Marguerite qui recouvre la tête du bébé. Elle enlève sa main pour se cacher les yeux de l'horreur.

### **39 - INT - APPARTEMENT RUE ST BENOIT - JOUR**

Marguerite se réveille en sueur, écarlate de fièvre. Elle a du mal à émerger. Elle entend d'un son ouaté Dionys qui à côté appelle le docteur.

Il entre en lui souriant, pose un thé sur la table de nuit, lui essuie le front avec un linge.

DIONYS

*Vous avez déliré tout haut toute la nuit. Vous parliez.  
Impossible de comprendre.*

Il se lève pour aller ouvrir la fenêtre en grand, pousser les volets. Elle s'enfouit la tête dans les draps en criant.

MARGUERITE

*Fermez ça, fermez ça !*

Il referme les volets mais laisse la fenêtre ouverte. Il sort.

A travers un tout petit créneau de drap, on aperçoit l'œil de Marguerite. Elle regarde la lumière ensoleillée qui lèche chaque interstice des volets. Des bruits de gens qui passent, une musique très lointaine.

Ça sonne à la porte. Elle veut se lever mais la tête lui tourne, ça sonne encore, elle appelle Dionys. Elle entend qu'il a ouvert, la voix d'une femme retentit, un très fort accent Yiddish.

Dionys revient dans la chambre.

DIONYS

*C'est Mme Katz, la mère de Dora. Vous lui avez dit qu'elle pouvait habiter ici le temps du retour de sa fille.*

Marguerite se relève, étonnée.

MARGUERITE

*Elle est là ?*

Dionys fait signe que oui, il parle bas pour que Katz n'entende pas :

DIONYS

*Avec tous ses bagages, une multitude de bagages !*

Marguerite abat sa tête contre l'oreiller.

MARGUERITE

*Dora.... La mère de Dora...*

Dionys se penche sur elle et lui murmure.

DIONYS

*Fini l'intimité.*

Il est toujours courbé sur elle, prête à l'embrasser.

La tête de Mme Katz passe timidement le chambranle de la porte, un large sourire un peu gêné, Dionys se redresse aussitôt.

MME KATZ

*(Avec un fort accent) Euh... je ne veux pas déranger... j'arrive à un mauvais moment... si vous êtes malade...*

Marguerite lui dit qu'elle est la bienvenue, que son état va s'arranger,

MARGUERITE

*(la coupant) Non, non... entrez au contraire... J'ai juste pris un coup de froid, rien de grave... Dionys, vous voulez bien aider Mme Katz à s'installer... Vous faites comme chez vous.*

Dionys fait un sourire fâché à Marguerite. Mme Katz est très gênée. Ça sonne à la porte.

DIONYS

*(en sortant pour aller ouvrir, air faux-cul) Ne vous inquiétez pas, je vais m'occuper de vous...*

Echange de regards.

MME KATZ

*Vous voulez que je fasse un thé ? Non, non ne vous dérangez pas, je sais bien faire le thé.*

Elle y va.

DOCTEUR

*Alors Madame, qu'est-ce qui se passe ?*

Le docteur s'assoit sur le bord du lit et prend le poignet de Marguerite.

Elle le regarde d'un air mauvais.

Le docteur l'ausculte, ses bras, ses côtes, ses membres, devenus pareils à une anorexique.

Ecoute son cœur, son souffle. Elle respire en regardant le rideau.

DOCTEUR

*Il faut manger, madame, faut vous remplumer un peu.*

Il passe dans la pièce d'à côté. Elle l'entend qui parle à Dionys. Elle s'allonge et se met sur le côté. Face à la fenêtre.

DOCTEUR (OFF)

*Voilà elle prendra ça pendant huit jours...*

*Vous avez vu on dit qu'Hitler n'a pas quitté Berlin. Paraît qu'il se cache dans un trou. Emmenez-là au restaurant.*

Un souffle de vent bouge le rideau, le soulève tout léger, léger (à peine une brise ardéchoise). *Clac*, le docteur est parti. On entend Dionys qui revient.

DIONYS (OFF)

*Vous avez entendu ce que le docteur a dit. Au petit Saint Benoît!*

Marguerite n'a pas bougé, rivée à cet interstice de lumière des persiennes ; les bruits du dehors qui montent ; le rideau.

*Dring.* Dionys va répondre. Marguerite ne bouge pas, mais elle écoute cette fois, tout à l'heure elle entendait seulement.

DIONYS (OFF)

*Allo, quoi ?*

Elle se tend aussitôt, s'assoit dans le lit.

DIONYS (OFF)

*Qu'est-ce que vous dites ? Répétez... Oui, c'est ici, oui, Robert Antelme.*

Puis du silence.

Marguerite se lève et se précipite dans le salon. Dionys est debout près du guéridon.

Marguerite essaie de lui arracher l'écouteur, Dionys la repousse.

DIONYS

*(à Marguerite) Attendez, attendez... calmez-vous... (au téléphone) allo quoi ? Quoi des camarades ? Qui ? Vous êtes sûrs ?*

Marguerite repart à l'assaut de l'écouteur.

MARGUERITE

*Passez-moi...*

DIONYS

*(Dionys se retire de l'appareil un instant) Ce sont des camarades de Robert... ils sont arrivés à Paris... Ils sont au Gaumont.*

Il se remet à l'appareil, écoute ce qu'on lui dit, elle tire de nouveau sur l'appareil.

MARGUERITE

*Et Robert, Robert... il est avec eux, Il est là ?*

DIONYS

*(ferme) Taisez-vous !*

Il se concentre pour entendre. Ça dure.

Marguerite a préféré s'éloigner du téléphone, elle tourne nerveusement autour de la pièce.

DIONYS (OFF)

*Quand ? (plus énervé) mais quand bon sang, répondez à ça ?*

Silence.

Marguerite s'est arrêtée, dos à Dionys, elle attend qu'il parle, ne le regarde pas. A l'orée du couloir, Mme Katz est apparue.

DIONYS

*Vous ne savez rien de plus ? Depuis quand ?... ah... (d'un ton monocorde) ah... ah... d'accord... oui, je comprends...*

Marguerite ferme les yeux comme si elle se disait que c'était fini.

Derrière Dionys remercie et raccroche. Il se tourne vers Marguerite, le point sur elle.

DIONYS

*Ils l'ont croisé il y a trois jours.*

Elle rouvre les yeux, se retourne vers Dionys.

DIONYS

*Robert est vivant, ils l'ont vu il y a trois jours.*

Marguerite avance doucement vers Dionys qui peu à peu devient net :

DIONYS

*Ils sont au Gaumont, c'était Hélène, elle nous attend.  
(... il se sera planqué au dernier moment... Nous qui croyions qu'il n'était pas débrouillard... à cause de son air...)*

Elle est tout près, ils se regardent, Dionys met sa main (ou sa joue) sur son front, c'est lui qui rompt le silence :

DIONYS

*Vous avez encore de la fièvre, prenez un cachet de Corydrane.  
Faut y aller.  
(Ça y est les premiers déportés reviennent enfin. Dans deux jours on le verra arriver.)*

#### **40 – INT – METRO - JOUR**

Sur le quai, Dionys et Marguerite sont obligés de pousser pour entrer dans la rame sur bondée.

A l'intérieur le monde est entassé, des excités criards et saouls qui n'en finissent pas de fêter la victoire ou de brûler leur liberté. Il y a de l'anglais, du russe peut-être, Marguerite est coincée tout contre Dionys.

*Ding...* le contrôleur appuie sur le signal. Et *clac...* les portes se ferment dans un bruit métallique. Au même moment les lumières de la station et de la rame balbutient, s'éteignent et se rallument, une fois, deux fois, enflamment la populace de plus belle à chaque fois.

La troisième extinction est fatale. Le wagon plongée dans la quasi obscurité, aussitôt crie, rit, chante à tue-tête ; un pâle halo bleuâtre de veilleuse fait encore exister Marguerite au milieu de ce déferlement insupportable.

#### **41 - EXT - RUES CINEMA GAUMONT – JOUR (commençant à décliner ?)**

Dans le ciel de Paris se découpe la masse imposante du cinéma Gaumont transformé pour l'occasion en administration de transit.

Marguerite et Dionys s'approchent de la petite foule entassée derrière les barrières, à 80 mètres du bâtiment.

Là-bas, une petite foule devant l'entrée du cinéma, des bus et des camions qui arrivent ou repartent, déversant leurs flux de déportés libérés.

Une infirmière de la Croix-Rouge arrive vers Dionys, c'est Hélène, elle les attendait.

HÉLÈNE

*Ils sont à l'hôtel.*

DIONYS

*A l'hôtel ?*

Au même moment la police écarte les barrières et repousse les gens pour laisser passer un autobus qui rejoint le Gaumont.

L'autobus passe au ralenti, à quelques mètres de Marguerite. Voilà qu'elle découvre pour la première fois cette nouvelle catégorie de rapatriés, les déportés.

Ils sont là qui défilent, glissent, derrière la vitre, avec la tête qu'on sait, les bras que l'on sait, les mains, le regard. Tous ces yeux qu'elle croise et qu'elle ne reconnaît pas ; une espèce de tête à tête, dialogue sans mot.

Le bus prend de la vitesse pour rejoindre le Gaumont.

On crie son nom, ça la sort de sa torpeur.

DIONYS

*Venez, ils sont en face, l'hôtel Royal.*

Dionys attrape le bras de Marguerite pour l'entraîner.

#### **42 - INT - HALL HÔTEL ROYAL – JOUR (...)**

Hôtel. Tout est allumé. Va et vient de gens en costumes rayés de déportés et d'assistantes en blouses blanches. Des uniformes militaires derrière le comptoir, un gradé en guise de concierge.

Pendant que Dionys suit Hélène, Marguerite marche plus lentement, regarde comme si son mari pouvait lui apparaître à tout moment. Là c'est un type en costume rayé incapable de marcher tout seul qui est soutenu par deux militaires ; c'est la première fois qu'elle voit ce costume rayé.

DIONYS

*Marguerite, Marguerite !*

Elle lève la tête vers Dionys monté à l'entresol.

Vue de là-haut, Marguerite semble prise dans cet océan de pyjamas rayés.

#### **43 - INT - COULOIR ET CHAMBRE HÔTEL ROYAL – JOUR (→ fin de jour ?)**

L'escalier et le couloir encombrés lui aussi, on finit d'installer des déportés dans les chambres.

Personnel sanitaire et militaire.

En passant, Marguerite observe les bouts de chambre qui apparaissent par les portes ouvertes.

Voilà la trente-quatre. Marguerite se tourne vers Dionys. Elle a le trac, fait un pas en arrière pour laisser passer Dionys. Hélène frappe. Un vieux monsieur en costume ouvre.

Un homme et une femme au pied d'un lit, des parents, parlent en Yiddish tandis que leur jeune neveu est soigné par une infirmière ; son dos est tout abîmé, plein de plaques. Dans le grand lit, deux déportés, l'un (17 ans) dort, l'autre regarde Marguerite en souriant, c'est Perrotti.

DIONYS

*C'est vous Perrotti ?*

HELENE

*Ils viennent prendre des nouvelles de Robert Antelme.*

PERROTTI

*Robert, on l'a quitté il y a deux semaines.*

Le jeune se réveille.

DIONYS

*Comment était-il ?*

PERROTTI

*Fatigué.*

JEUNE DÉPORTÉ

*Antelme, on devait s'évader avec lui.*

Marguerite s'approche.

MARGUERITE

*Devait ? Pourquoi ça s'est pas fait ? Ils fusillaient ?*

Les deux se regardent, ils ne répondent pas tout de suite.

JEUNE DÉPORTÉ

*C'est-à-dire... ils avaient cessé de fusiller.*

MARGUERITE

*C'est sûr ?*

JEUNE DÉPORTÉ

*Le jour où on est parti, ça faisait... ça faisait trois jours qu'ils ne fusillaient plus. Ils avaient décidé d'arrêter. C'est le kapo russe qui me l'a dit.*

Ça cogne à la porte. Machinalement chacun regarde, mais personne ne va ouvrir. Elle s'ouvre, un jeune homme accompagné de son copain entre, deux photos à la main. Marguerite l'observe interroger les gens, montrer ses photos, tandis que Dionys a repris.

DIONYS

*Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement ?*

JEUNE DÉPORTÉ

*Il m'a dit qu'ils avaient reçu l'ordre de ne plus fusiller.*

PERROTTI

*Il y a des jours où ils fusillaient et puis d'autres non.  
(Perrotti s'arrête, suspendu, il est fatigué)*

JEUNE HOMME

Bonjour...

Le jeune homme s'est approché de Perrotti.

JEUNE HOMME

*... je suis désolé de vous déranger  
(il tend les photos) vous les avez vus... par hasard...*

Non, ils ne les ont pas vus. Le jeune homme à l'air triste, Marguerite le voit bien, Ils s'en vont essayer ailleurs.

DIONYS

*Comment se fait-il qu'il ne soit pas avec vous ?*

PERROTTI

*On l'a cherché au départ du train, mais on l'a pas trouvé.*

JEUNE DÉPORTÉ

*Pourtant on l'a bien cherché.*

DIONYS

*Comment se fait-il que vous ne l'avez pas trouvé ?*

PERROTTI

*Il faisait noir, puis on était encore nombreux malgré tout.*

MARGUERITE

*Vous l'avez bien cherché ?*

Ils se regardent.

JEUNE DÉPORTÉ

*Ah oui, pour ça... on l'a même appelé, même si c'était dangereux.*

PERROTTI

*C'est un bon camarade. Il faisait des conférences sur la France. Il parlait bien vous savez... (geste du doigt contre le front) une tête. Bien sûr qu'on l'a cherché. Vous croyez quoi ?*

MARGUERITE

*Si vous ne l'avez pas trouvé, c'est qu'il y n'était plus. C'est qu'ils l'avaient fusillé.*

Dionys arrive près du lit, gestes brusques, il s'énerve, pâle.

DIONYS

*Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?*

Les deux se regardent.

L'ASSISTANTE MEDICALE

*Ils sont fatigués. Faut les laisser maintenant.*

JEUNE DÉPORTÉ

*Moi en tout cas je l'ai vu, j'en suis sûr. J'en suis sûr.... J'en suis sûr, j'en suis sûr ...*

Dionys ne lâche pas :

DIONYS

*Essayez de vous rappeler, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?*

PERROTTI

*Moi en tout cas, je l'ai vu après son évasion, j'en suis sûr puisqu'on s'était même entendus pour partir de là, de la gare.*

MARGUERITE

*Quoi ? Son évasion ???*

PERROTTI

*Oui il a essayé de s'évader mais on l'a repris...*

Marguerite panique.

MARGUERITE

*Vous ne dites pas la vérité.*

Perrotti est en miettes, exténué.

L'ASSISTANTE MEDICALE

*C'est bon maintenant, il faut les laisser se reposer.*

Dionys intervient violemment demande à Marguerite de se taire.

DIONYS

*(à Marguerite) Laisse-moi faire.*

*(à Perrotti) Quand s'est-il évadé, c'était la veille ?*

Perrotti cherche, ça dure, ou bien s'endort-il les yeux ouverts, juste une absence.  
Silence total.

JEUNE DÉPORTÉ

*Moi je suis sûr que je l'ai vu quand ils l'ont repris, je l'ai vu dans la colonne, maintenant j'en suis sûr.*

PERROTTI

*Quand ? Comment ?*

JEUNE DÉPORTÉ

*Avec Girard, sur la droite, j'en suis sûr.*

MARGUERITE

*Comment saviez-vous qu'ils l'ont pas fusillé ?*

PERROTTI

*On l'aurait su, on le savait toujours, les SS fusillaient à l'arrière de la colonne, on se le répétait jusqu'à la tête de la colonne.*

JEUNE DÉPORTÉ

*Et puis ça dépendait.*

MARGUERITE

*Qu'est-ce qu'on lui a fait ?*

PERROTTI

*Eh bien il a été rossé...*

MARGUERITE

*Comment ?*

PERROTTI

*Non je ne sais plus, je ne sais vraiment plus... Philippe il vous dira mieux que moi, c'était son camarade.*

MARGUERITE

*Philippe, il est où Philippe ?*

PERROTTI

*Je ne sais pas s'il avait encore une chance. Vous voyez... Faut avoir une chance.*

L'assistante médicale a été chercher un médecin gradé.

JEUNE DÉPORTÉ

*Moi je l'ai vu debout.*

Marguerite et Dionys sont mis à la porte de la chambre.

#### **44 - INT - APPARTEMENT RUE ST BENOIT – SOIR**

Quand ils entrent dans l'appartement, ils découvrent un étrange spectacle. Dans la pénombre du salon, des vêtements de jeune femme sont étalés, accrochés, pendus un peu partout. Des silhouettes de jeune femme suspendues comme si toute présence physique à l'intérieur des habits s'était désintégrée. Au milieu de tout ça, il y a Mme Katz qui s'est endormie sur le divan, près du guéridon. Marguerite et Dionys se regardent comme au milieu d'un drame.

Mme Katz se réveille en sursaut, se redresse aussitôt.

MME KATZ

*Oh excusez-moi, je m'étais endormie...*

*Et puis je suis désolée pour tout ce désordre, mais j'ai lavé toutes les affaires de ma fille, Ça puait la naphthaline et le renfermé. C'est bientôt sec je vais tout ranger, demain je repasserai.*

MARGUERITE

*Ce n'est pas grave, faites comme vous voulez. Ne vous inquiétez pas.*

MME KATZ

*Ah et puis quelqu'un a téléphoné, il voulait parler à M. Robert. Il a dit qu'il était dans la colonne, il s'est évadé de son côté, il vient de rentrer, je ne sais plus, enfin il voulait parler avec votre mari.*

MARGUERITE

*Il a dit son nom, vous avez pris son numéro ?*

MME KATZ

*Il a dit qu'il rappellera.*

MARGUERITE

Quand ?

Mme Katz lève les épaules pour dire qu'elle ne sait pas. Marguerite déçue.

MME KATZ

*Si vous voulez... je peux aussi donner un coup de fer aux chemises de votre mari.*

Marguerite la regarde avec tristesse.

DIONYS

*Bon, il ne se passera plus rien ce soir, faut aller se coucher maintenant, je vais vous faire monter à manger. Vous avez entendu ce qu'a dit le docteur.*

Il l'accompagne dans la chambre, elle s'arrête. Complètement obsessionnelle.

MARGUERITE

*Vous voyez son camarade est revenu, ils se sont évadés ensemble et lui est déjà là... Pourquoi pas Robert ?*

DIONYS

*Vous savez bien que ça veut rien dire, allez allongez-vous.*

Il commence à la déshabiller. Elle se laisse faire, complètement ailleurs, dans l'obsession de son raisonnement.

MARGUERITE

*Quelque chose cloche... Je n'arrête pas de reconstituer l'enchaînement... il y a un vide, j'ai beau retourner dans tous les sens, il y a quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui manque, entre le moment où Philippe n'a pas entendu de coup de feu et la gare où personne n'a vu Robert...*

Il enlève son corsage, elle arrête son geste...

MARGUERITE

*Répondez-moi !...*

DIONYS

*Chut...*

MARGUERITE

*Si vous ne dites rien, c'est que vous cachez quelque chose... (elle se lève d'un bond, le doigt menaçant) c'est ça vous*

*savez... Répondez, qu'est-ce que vous savez que je ne sais pas ? Dites-le, je serai forte.*

DIONYS

*Vous tournez en rond dans votre tête, vous interprétez les signes comme ça vous arrange. Vous fuyez, vous refusez de vivre le présent.*

MARGUERITE

*Au contraire Dionys, tu te trompes, tu te trompes gravement. Mme Bordes, Mme Katz et moi, toutes celles qui attendent, nous ne sommes que présent, nous sommes scellées à Dieu, accrochées à quelque chose comme Dieu...*

Dionys lève les yeux au ciel.

DIONYS

*Toutes les conneries, vous les aurez dites...*

Ça l'énerve.

MARGUERITE

*Vous ne pensez qu'à vous, vous ne donnez rien, vous vous en foutez, même votre meilleur ami au fond vous vous en foutez.*

Dionys se retourne brutalement vers elle. Il se fâche à son tour, il lève la main pour la gifler.

MARGUERITE

*Allez-y, frappez... Peut-être que ça vous arrange qu'il ne revienne pas, hein, facile comme ça hein ?*

Il la secoue pour la faire taire.

DIONYS

*Vous êtes une malade, Vous êtes une folle. Regardez-vous, vous ne ressemblez plus à rien. Vous voulez prouver quoi ?*

Il a pris ses épaules, l'a obligée à lui faire face.

DIONYS

*Quand vous y penserez plus tard, vous aurez honte.*

Elle le regarde droit dans les yeux et le repousse :

MARGUERITE

*Honte... (elle hurle) de quoi ?*

Il lui fait signe de parler moins fort (geste indiquant Mme Katz à côté).

MARGUERITE

*Je n'ai rien à cacher, vous m'entendez, rien. Rien à me reprocher, rien.*

Elle a pourtant dit ça tout doucement pour que personne d'autre que Dionys n'entende.

Ils se regardent, tout près l'un de l'autre, c'est comme s'ils allaient s'embrasser. Silence entre eux.

On entend alors des plaintes, des pleurs, venant de la pièce à côté. Ils écoutent, c'est Mme Katz qui pleure. Finalement Dionys se lève.

DIONYS

*Je rentre au cas où on essaie de me joindre chez moi. Dormez. Demain est sans doute une grande journée.*

MARGUERITE

*Honte, oui, la seule honte que j'aie, c'est d'être ici, en vie.*

Il éteint et s'en va.

DIONYS

*Appelez-moi si vous avez des nouvelles.*

Marguerite écrase son visage contre son oreiller, les yeux grands ouverts, fixes, comme hallucinés, face à elle l'armoire dans la pénombre, la porte entrouverte. Un peu des costumes de Robert. Cut.

**45 - INT - APPARTEMENT RUE ST BENOIT - JOUR → NUIT**

Marguerite vient de se lever, on la suit qui marche à travers le couloir. Dans le salon elle s'allume une cigarette, sans bouger.

MME KATZ

*Non, non, non, interdit...*

Mme Katz vient d'arriver avec un bol de bouillon qu'elle pose sur la table et va aussitôt retirer la cigarette des mains de Marguerite.

MME KATZ

*Interdit. J'ai promis. Il faut être raisonnable. Mangez plutôt, je vous ai fait un bouillon. Avec ce que j'ai trouvé....*

Elle retourne à la table du salon où elle repasse les affaires de sa fille.

MME KATZ

*Vous savez ce qu'on dit ? On dit qu'Hitler s'est tiré une balle dans la tête. Il serait mort... remarquez, ils disent ça toutes les semaines...*

*J'espère qu'aujourd'hui je vais avoir des nouvelles...*

Le téléphone sonne. Marguerite se précipite, on ne bouge pas de la pièce. Un très léger mouvement vers la fenêtre, la rue au soleil. On entend Marguerite qui répond off, au téléphone la déception quand elle comprend qu'il ne s'agit pas de son mari.

Un peu plus de vent et le rideau se soulève franchement, on voit un bout de scène de la rue, des gens en bas, tranquille banalité qui se dévoile par intermittence tandis qu'on entend toujours la voix de Marguerite.

MARGUERITE (OFF)

*Buchenwald ?... cette nuit ? Combien ? Non je n'irai pas au journal aujourd'hui, non ni au centre. Allo je dis que je n'irai pas au journal, ni au centre aujourd'hui. Oui un peu malade, non rien de grave. Oui...*

Elle raccroche et s'allume une cigarette.

MME KATZ (off)

*Non, non, non !*

Elle regarde Mme Katz qui s'est arrêté de repasser l'air menaçant.

MME KATZ

*(en pointant le doigt) Je vais me fâcher, attention.*

Marguerite écrase sa cigarette pour avoir la paix.

MME KATZ

*On dit qu'Hitler s'est tiré une balle dans la tête. Mais c'est pas sûr. Je vous l'ai dit déjà ?*

Marguerite ne répond pas.

MME KATZ

*J'ai fait doubler son manteau noir, j'ai fait remettre des poches. Un point à ses bas, J'ai mis des fers à ses souliers, c'est fou ce qu'elle use ses souliers, je crois que je n'ai rien oublié, je suis prête comme on dit. (Silence)*

Toutes deux tendent l'oreille, ensemble. Des bruits de pas dans l'escalier, des gens, peut-être avec des enfants, de la vie qui monte, passe sur le palier, s'approche très près de la porte, et continue vers le quatrième.

Marguerite regarde d'un air absent Mme Katz qui finit de plier et ranger les dernières affaires dans la grande valise.

Elle va la poser dans un coin du salon. Et s'assoit à la table du salon, pose ses mains à plat dessus. Toutes deux restent silencieuses.

Le jour est en train de tomber. Les bruits de dehors s'entendent.

Les deux sont immobiles, elles ne se parlent pas, ne se regardent pas, chacune à leur attente.

Puis soudain Mme Katz se lève.

MME KATZ

*Je vais au carreau du temple, là-bas il y a tous les soirs des informations qui circulent.*

Marguerite la regarde mettre son manteau.

MME KATZ

*Ne fumez pas.*

La porte claque.

Marguerite allume une cigarette.

Elle n'en peut plus, elle décroche et fait un numéro.

MARGUERITE

*Allo... On avait dit qu'on faisait un point aujourd'hui, vous ne m'avez pas appelée, je me disais que... (silence pendant que l'autre parle) ... écoutez j'ai un mauvais pressentiment... Il y a de moins en moins de raisons de ne pas avoir de nouvelles... oui... oui... tout ceux de Buchenwald reviennent... la dernière des probabilités, oui... appelez-moi, je ne bouge pas. (elle va pour raccrocher puis reprend)*

*Dionys...*

Mais ça a raccroché.

En face d'elle, près de la fenêtre se trouve « l'autre » Marguerite, peut-être est-ce celle qui espère encore. Celle du divan spectatrice de celle près de la fenêtre.

Le front sur le carreau, elle guette l'angle de la rue, le café, les gens, la circulation.

MARGUERITE (off)

*Nous irons à la mer, c'est ce qui lui fera le plus plaisir. Je crois que de toute façon je vais mourir. Il arrivera, il atteindra la plage et il regardera la mer. Moi il me suffira de le regarder, lui. Je ne*

*demande rien. C'est homme devant la mer c'est lui. Il sort en bras de chemise et il parle à Dionys. Je serai morte. S'il revient de toute façon je mourrai aussi.*

*S'il sonnait, qui est là ? Moi Robert Antelme. Tout ce que je pourrais faire c'est ouvrir et puis mourir.*

*S'il revenait nous irions à la mer. Ce sera l'été, le plein été. Entre le moment où j'ouvre la porte et celui où nous nous retrouvons devant la mer, je suis morte. Dès son retour je mourrai, impossible qu'il en soit autrement. C'est mon secret.*

Le téléphone sonne.

MARGUERITE

*Allo... oui... oui c'est ici, non il n'est pas là... Qui le demande ? vous êtes Philippe ?... Vous étiez avec lui ? Quand ? Quel jour ? et depuis... allo... je dis depuis... oui.*

Elle semble apprendre quelque chose qui la bouleverse.

MARGUERITE

*Qu'est-ce qui vous fait dire ça, pourquoi vous dites...*

Un long silence pendant qu'elle écoute. Qu'elle perd toute énergie, semble ne plus écouter. Elle finit par raccrocher, complètement décomposée. Elle se lève tourne en rond.

On refait le parcours du début dans sa nuque, à travers l'appartement, mais cette fois de nuit, depuis le salon éclairé jusqu'à la quasi obscurité de l'entrée.

MARGUERITE (OFF)

*Mort. Mort. Maintenant. Mort le 21 avril. Robert est mort. C'est sûr maintenant.*

Elle attrape sa veste et sort de l'appartement.  
Elle dévale les escaliers.

MARGUERITE (OFF)

*Mort. Mort. Mort. Mort. Mort. Mort. Maintenant. Mort le 21 avril. Je le répète Robert est mort. La phrase est devenue possible.*

**46 - EXT – RUES – NUIT**

Elle marche à toute allure dans les rues éclairées par vitrines des magasins ou des cafés. Beaucoup de tumulte sonore.  
Une lointaine ambiance de bal de rue.

MARGUERITE (OFF)

*Mort, mort, mort.*

*Peut-être depuis quinze jours déjà, paisible, allongé dans le fossé noir. Déjà des bêtes lui courent dessus, l'habitent. Une balle dans la nuque ? dans le cœur ? dans les yeux ? D'une seconde à l'autre, c'était fait. Ou peut-être pas, peut-être était-il dans la colonne, marchant courbé, il n'arrivera pas au prochain pas, peut-être ce pas il n'a pas pu le faire il y a quinze jours déjà, six mois, une heure, une seconde ?*

*Peut-être depuis quinze jours déjà, paisible, allongé dans le fossé noir.*

La foule s'est densifiée, le son du mal augmente, quelques couples ici où là valsent. Puis c'est une véritable piste de danse improvisée au milieu de la chaussée que Marguerite traverse, essaie de s'en extirper.

Mais une grappe de déconneurs éméchés sur son chemin, l'un l'alpague par le bras pour la faire danser, elle se dégage, les repousse pour les esquiver.

A peine s'est-elle extirpée de l'amas des danseurs qu'une femme crie son nom, *Marguerite !*

Marguerite s'arrête, se retourne, c'est Mme Bordes qui avance vers elle ? Elle tient le bras d'un homme, son mari revenu des camps de prisonniers, on la voit souriante, les yeux pétillants, heureuse.

MME BORDES

*(à son mari) Voilà, c'est Mme Antelme, tu sais... C'est elle qui me donnait des nouvelles.*

*(à Marguerite) je voulais vous dire merci. Merci.*

Le mari lui serre la main en la remerciant.

Marguerite donne le change. Elle les regarde s'éloigner et rejoindre le monde. Marguerite fuit rapidement.

**47 - INT – APPARTEMENT DIONYS – NUIT**

Elle sonne chez Dionys. Etonné de la voir, remarque immédiatement l'état désastreux dans lequel elle se trouve. Il la prend dans ses bras, un ton protecteur. Elle se retire de ses bras, recule légèrement pour le regarder.

DIONYS

*Qu'est-ce qu'il y a ?*

Elle ne répond pas, tourne un peu autour de lui en le fixant, il est dans la pénombre de l'entrée, elle le prend par les épaules et l'amène à la lumière du salon, le regarde encore.

DIONYS

*Quoi... Mais enfin qu'est-ce que vous avez, répondez.*

MARGUERITE

*Dites-moi... allez-y dites-moi la vérité, vous savez que Robert est mort et vous ne voulez pas me le dire. Pas encore. Vous attendez le moment pour le dire, c'est ça, vous attendez le meilleur moment ...*

DIONYS

*Vous continuez à délirer... vous savez quelque chose de nouveau depuis hier ?*

MARGUERITE

*Je sais que Robert ne revient pas. Les autres, ceux qui sont vivants, reviennent. Pas Robert. Je n'en peux plus.*

DIONYS

*Vous avez encore de la fièvre, il ne fallait pas sortir.*

MARGUERITE

*Je voulais savoir s'il y avait un signe sur votre visage. Un mensonge. Sur sa mort.*

Dionys soupire en la regardant.

DIONYS

*Pourquoi vous mettez vous en cet état ?*

Elle le regarde froidement.

MARGUERITE

*Je ne me mets pas dans cet état.*

DIONYS

*Vous vous êtes détachée de lui. Un peu plus chaque jour. Chaque jour d'attente, vous vous êtes détachée un peu plus. Et vous ne le supportez pas.*

MARGUERITE

*Vous êtes un salaud.*

Elle a dit ça d'un ton monocorde, sans volonté de se battre, peut-être n'en a t'elle pas la force ou bien Dionys vient-il de toucher la vérité. La fièvre, ou la folie, la mène ailleurs. Totalement démunie, le visage douloureux, terriblement triste. Il la prend de nouveau dans ses bras, cette fois, elle s'y blottit.

MARGUERITE  
*Sans vous je ne pourrais pas tenir.*

Elle le serre. Le geste devient plus tendre...

DIONYS  
*Je vous jure qu'il reviendra. Il reviendra.*

... glisse doucement vers l'étreinte.

Elle dit tout bas :

MARGUERITE  
*Je dois rentrer, si ça appelait.*

DIONYS  
*Vous êtes épuisée, dors ici, si ça doit sonner chez vous, ça sonnera chez moi.*

Toujours enlacés, il la conduit doucement vers la chambre, on reste dans le salon, on les entend.

DIONYS (off)  
*Demain pendant que vous dormirez je retournerai à Orsay, on attend les premiers convois de Dachau.*

*Je vais dormir sur le canapé... dors bien, repose toi... Au revoir...*

et puis plus rien, le silence.

On recule doucement, jusqu'au plan large du salon, au fond la porte ouverte de la chambre éclairée, Dionys n'en sort pas, on n'entend plus rien, juste des gens ivres dehors qui chantent à tue-tête.

Cut.

La silhouette d'un homme enveloppée ou irradiée par la blancheur des néons arrive de loin, se rapproche, le visage de Robert se penche, il est triste. Une femme, tout en blanc, est arrivée. Ils parlent tout bas, Robert sourit, il porte dans les bras un nouveau né. Inerte. Le téléphone sonne.

Cut

4 heures du matin.

La lumière de la chambre s'allume, Dionys en surgit pour décrocher.

DIONYS

*Qui ? Quoi ?... Oui oui je vous écoute...*

On voit apparaître la silhouette nue de Marguerite dans l'encadrement de la chambre. Le temps qu'elle prenne conscience de l'importance de l'appel, elle fait quelques pas, puis comprend tout. Dionys raccroche et se tourne vers elle.

DIONYS

*Robert est vivant, c'était Morland, il monte.*

Marguerite part se rhabiller en toute hâte, Dionys fait pareil. Deux amants qui se hâtent, séparés mais dans le même cadre et en même temps. Devant le miroir de la salle de bains, Marguerite se regarde, arrange un peu ses cheveux. *Dring.*

Morland n'a pas enlevé son imper, son chapeau dans les mains. Il a un ton grave et solennel, urgent :

MORLAND

*Ecoutez-moi bien. Robert est vivant. Il est à Dachau.*

MARGUERITE

*Dachau ?...*

MORLAND

*Ecoutez de toutes vos forces. Robert est très faible, à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Je dois vous dire c'est une question d'heures. Il peut vivre encore trois jours, mais pas plus. Ils ne veulent pas le faire sortir, ils l'ont mis en quarantaine. Il ne tiendra pas, il faut aller le chercher.*

*(Il se tourne vers Dionys) Il faut que vous et Beauchamp partiez aujourd'hui même, ce matin même pour Dachau. Allez tout de suite à mon cabinet, ils vous attendent, ils auront les uniformes d'officiers français, les passeports, les ordres de mission, les bons d'essence, les cartes d'état major, les laissez-passer. Tout de suite Il n'y a plus que ça à faire. Par les voies officielles, vous arriveriez trop tard.*

MARGUERITE

*Je viens aussi.*

MORLAND

*Non, il n'y a pas de place pour vous, rentrez chez vous, vous serez tenue au courant.*

Dionys se prépare aussitôt pour partir. Morland prend les mains de Marguerite.

MORLAND

*C'est bientôt terminé.*

#### **48 - EXT – PONT - RUE SAINT BENOIT - PETIT MATIN**

Marguerite rentre chez elle tremblante, un pont au dessus de la Seine, elle est seule dans les rues du tout petit matin.

Dans sa rue, la concierge sort les poubelles.

LA CONCIERGE

*Bonjour Mme Antelme, vous êtes matinale.*

Un vague bonjour en guise de réponse. Elle s'engouffre dans l'escalier. Puis elle fait demi-tour, s'approche de la concierge.

MARGUERITE

*On a retrouvé Robert, il est vivant, je ne peux rien dire de plus.*

La concierge met ses mains sur sa bouche.

LA CONCIERGE

*Mon Dieu...*

MARGUERITE

*Dieu n'y est pour rien.*

#### **49 - INT - APPARTEMENT SAINT BENOIT - PETIT MATIN → JOUR**

Sa place sur le divan. Elle fume les yeux dans le vague, vidée. Le visage impassible, une larme cependant coule sur sa joue.

Elle va ouvrir la fenêtre, regarde dans la rue, ça s'éveille de partout, le café sort sa terrasse.

Elle va prendre une douche.

Elle ouvre l'armoire pour prendre ses affaires. Un des complets de Robert tombé du cintre est en boule sur les chaussures. Elle le replace sur le cintre, l'accroche sur le battant de la porte, de sa main époussette les épaules et le revers, tire sur la manche pour qu'elle se défroisse.

Elle enfle sa robe et regarde son reflet dans le miroir. Robert, comme pendu au battant de l'armoire la regarde aussi.

Ça sonne. Elle va ouvrir. Mme Katz est là, en pleurs. Marguerite la prend par le bras pour la faire entrer. Une fois la porte claquée, Mme Katz tombe dans les bras de Marguerite. Ça dure, Mme Katz est inconsolable. Le visage de Marguerite sans émotion. Elle regarde loin au bout du couloir ; là-bas sur le seuil de la cuisine, l'autre Marguerite est debout qui l'observe.

MME KATZ

*Ils l'ont gazée. Je ne savais pas qu'on gazait. Personne ne savait. Le premier jour, dès qu'elle est arrivée. Ça fait cinq mois que ma petite Dora est partie au ciel. Et moi je ne savais rien. Moi je suis là.*

Elle pleure plus encore.

MARGUERITE

*Venez vous asseoir, venez....*

Mais Mme Katz au contraire s'approche de la porte pour l'ouvrir.

MME KATZ

*Non, non, je repars tout de suite. Je vais prendre le train, je retourne à Lyon. On ne sait jamais, peut-être que tout ça est faux... après tout ce ne sont que des on-dit, les gens racontent n'importe quoi. Si jamais elle revient c'est là qu'elle ira. C'est là qu'elle aura besoin de moi. Après tout on m'a peut-être racontée n'importe quoi...*

Mme Katz a soudain l'air pressée. Elle s'essuie les yeux et se mouche.

MME KATZ

*Il faut que j'aille voir à la gare, l'horaire des trains. Je vous laisse en dépôt mes valises, ça ne vous dérange pas ?...*

Et déjà Mme Katz a claqué la porte, Marguerite s'allume une cigarette. Regarde les deux grosses valises posées comme à la consigne dans un coin de la pièce.

Elle pose sa cigarette sur le cendrier, puis s'immobilise, terriblement épuisée, ou trop angoissée, elle ferme les yeux, s'assoupit doucement.

De dos dans la cuisine, devant la gazinière. Elle ne se rend pas compte que dans la casserole le café est en train de bouillir. D'elle, on ne voit que ses épaules.

MARGUERITE (OFF)

*Je ne sais plus... où il est... je ne sais plus où je suis. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? De quoi s'agit-il, c'est quoi ça, Robert Antelme ? Plus de douleur, je prends conscience qu'il n'y a plus rien entre cet homme et moi. Autant en attendre un autre. Je n'existe plus, alors pourquoi attendre Robert Antelme ? A-t-il jamais existé ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Qu'est-ce qu'elle attend en vérité ? Quelle autre attente attend-elle ? Que se passe-t-il dans cet appartement ? Qui est elle ?*

Dans l'encadrement de la porte, « l'autre » Marguerite vient de s'inscrire, et « la » regarde qui est de dos pendant que le café bout. Elle « la » voit qui subitement se rend compte que ça brûle, coupe le feu et va s'écrouler sur la chaise devant la table.

Elle se tord les mains sur le ventre, se plie sur elle-même comme si une douleur lui déchirait le ventre. Elle pose la tête sur la table, doucement comme au ralenti, un filet de bave coule de sa bouche crispée qui crie. Mais à la place du cri terrible que l'on avait entendu plus tôt, seul un maigre et strident filet de son sort de sa gorge.

Tout ça sous le regard de Marguerite qui se tient toujours au seuil de la cuisine.

Ça sonne à la porte. A l'entrée de la cuisine, Marguerite *la* voit se lever de sa chaise, partir vers la porte. Elle *la* suit. Désormais elles seront *deux*, l'une observant l'autre.

Quand elle arrive dans l'entrée, *l'autre* a déjà ouvert la porte. Dionys entre rapidement, essoufflé.

DIONYS

*Robert est là, en bas, au café. Il avait besoin d'une pause... la dysenterie. Maintenant on l'a installé sur une banquette.*

Elle ne sait pas quoi faire, faut-il se précipiter pour descendre, crier d'aller le chercher...

Il ne lui laisse aucun temps, lui prend les épaules.

DIONYS

*Ecoute, je voulais vous mettre en garde avant que vous le voyez... Je suis venu pour vous prévenir que c'est plus terrible que tout ce qu'on a imaginé.*

Elle met sa main devant la bouche, son regard plein d'horreur et d'incompréhension.

DIONYS

*En pénétrant dans la partie du camp où étaient entassés les morts et les cas désespérés, il nous a entendu prononcer son nom. On a mis une heure avant de le reconnaître.*

*On l'a enveloppé dans une couverture. Il a fallu le faire tenir droit, il ne pouvait plus le faire tout seul, mais on a réussi à l'habiller. On a passé les postes de garde, les soldats Américains portaient des masques à gaz, on a évité les vaccinations qui l'auraient tué. Une fois installé dans la voiture, il a fait une syncope. On a cru que c'était fini, mais non.*

*Dès qu'il s'est éloigné du camp Robert a parlé. Il a dit qu'il savait qu'il n'arriverait pas à Paris vivant. Qu'il pensait à vous, a prononcé plusieurs fois votre nom.*

Silence. Marguerite qui observait dans la cuisine est là, à l'entrée du couloir. Elle a entendu et voit la scène qui se joue.

DIONYS

*Je vous l'ai dit, attendez-vous au pire : vous ne le reconnaîtrez pas.*

Seulement maintenant Marguerite réagit, elle se cache le visage dans ses mains.

MARGUERITE

*Non, non, je ne veux pas le voir, je ne peux pas, je n'en ai pas la force, plus aucune force, c'est trop tard, je ne peux plus.*

Marguerite fuit vers la chambre. Dionys la rattrape, la secoue presque, il lève la voix,

DIONYS

*Arrêtez tout de suite, tout de suite, vous m'entendez ?  
Ressaisissez-vous, pensez à lui !*

Ce dernier mot a un effet d'un coup de poing, elle relève la tête vers Dionys, elle le gifle.

DIONYS

*A quoi êtes-vous la plus attachée, à Robert ou à votre douleur ?*

Elle est détruite. Celle du couloir le voit bien.  
Dionys parle maintenant très gentiment.

### DIONYS

*Soyez forte. Dites vous qu'il est heureux, si heureux de rentrer, et de vous voir. Il me l'a dit. Il ne parle pas beaucoup... J'y vais, je vais le chercher...*

Déjà il a passé la porte et dévale les escaliers.

Il a laissé la porte grande ouverte, elle s'en éloigne.  
Erre et tourne en rond, ravagée par l'angoisse.  
Régulièrement elle jette un œil à la porte ouverte par laquelle on voit l'escalier.

Dernière attente. Même courte, comment l'occuper. Elle prend tous les cendriers qui traînent et va les vider.  
Elle va dans la chambre, jette un œil tout autour, va raccrocher le costume de Robert qui pendait toujours sur le battant de la porte. La voilà en pied dans le miroir. Elle se regarde, comme on juge quelqu'un. Cut.

Elle est à la fenêtre, là aussi sa place habituelle. En bas la terrasse de café, la rue quasi vide.  
Elle a le front collé au carreau.

(Tout ce qui suit est vu en plan large et en plongée, donc un peu trop loin, le strict point de vue de Marguerite).

Ça y est, ça s'agite, un groupe d'hommes sort du café. Il y a Dionys, Beauchamp et deux autres types. Il leur faut être trois pour porter le corps de Robert. Deux font la chaise à porteur, les bras de Robert autour de leurs épaules, et un troisième soutient sa tête.

Marguerite essaie de mieux apercevoir ce long corps enveloppé dans un long manteau militaire, encadré de toutes parts, que l'on transporte lentement et avec précaution. On ne peut pas voir s'il a les yeux ouverts ou fermés. Une masse inerte. Un paquet.

La concierge est sortie de l'immeuble pour aller à leur rencontre, elle s'arrête pétrifiée en voyant Robert, elle les regarde passer comme devant une procession.

Marguerite se détache doucement de la fenêtre, comme si elle reculait devant l'effroi.

Elle va s'asseoir sur le divan. Prend sa position d'attente, le regard fixé vers le bout du couloir, la porte de l'entrée, tout au fond, le palier et l'escalier, vides. On entend du bruit et de l'agitation qui montent de la cage d'escalier.

Marguerite tourne la tête vers la chambre, en sort alors une deuxième Marguerite celle qu'on avait laissée devant le miroir. Elle a entendu, elle traverse en courant le salon, le couloir. On la voit sortir et disparaître en dévalant l'escalier.

Assise sur le divan, Marguerite regarde le palier et l'escalier vides. Difficile de savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent, l'hystérie qu'on lui connaissait semble l'avoir quittée.

On entend alors, venant du premier étage, un cri qui hurle, c'est la voix de Marguerite,

MARGUERITE

*Non, non, non !*

Les bruits de l'escalier s'approchent, des voix d'hommes, des pas, des coups dans la rampe. On sent que d'une seconde à l'autre, le champ va se remplir, le cortège va surgir dans la découverte de cette porte au fond du couloir. L'apparition de Robert est imminente.

Marguerite se lève, mais n'avance pas, attend debout, près du divan, le visage douloureux comme jamais, les yeux rivés sur la porte ouverte. Cut.

MARGUERITE (off)

*Robert est rentré chez lui le 24 avril 1945. Il a fallu du temps avant qu'il ne revienne complètement à la vie. Pour que chaque jour, chaque heure, chaque minute il gagne le combat sur la mort.*

*Ça a été le premier été de la paix. Ça a été une plage en Italie.*

Ouverture sur :

## 50 - EXT - PLAGES ITALIE - JOUR

Plein soleil. Plage sur l'Adriatique. L'Italie.

Marguerite nage avec une amie dans la mer. Puis on voit ce qu'elle dit :

MARGUERITE (off)

*C'est un jour de Libeccio.*

*Nous sortons de la fraîcheur du bain, le soleil brûle.*

*Ginette prend deux moitiés de citron, elle m'en tend une. On presse au-dessus de nos bouches ouvertes. Le citron coule, goutte à goutte dans notre gorge.*

*Au-dessus des roseaux on voit les flancs neigeux des carrières de marbre de Carrare. Au-dessus il y a des montagnes plus hautes qui étincellent de blancheur.*

Marguerite met sa main en visière pour se protéger du soleil et voir là-bas sous un parasol la silhouette d'un homme assis sur une chaise longue, une large serviette

le recouvrant jusqu'au cou, un large chapeau et des lunettes de soleil. Il est de trois-quarts dos. Les bras qui dépassent de la serviette sont d'une extrême maigreur. Il se lève doucement, comme le ferait un vieillard. Sa serviette tombe à ses pieds et découvre un corps décharné, les côtes saillantes, le ventre creusé vers l'intérieur, les jambes osseuses. Il reste un moment, les mains sur les hanches à regarder l'horizon et les gens qui se baignent ou chahutent dans les vagues. Un groupe d'amis jouent au volley-ball, on reconnaît Dionys et Beauchamp.

Sur tout ça, sur Robert, on entend la voix de Marguerite.

MARGUERITE (OFF)

*Robert est allongé sous un parasol. Il ne peut pas encore supporter le soleil...*

*Les forces sont revenues encore davantage.*

*Il regarde venir des gens. Je ne sais pas qui. Comme il regarde, comme il fait pour voir. Quelquefois il reste de longs moments sans parler, le regard au sol. Il sait pour sa sœur, il sait pour notre séparation depuis de longues semaines.*

*Un jour je lui ai dit qu'il nous fallait divorcer, que je voulais un enfant de Dionys, que c'était à cause du nom que cet enfant porterait. Il m'a demandé s'il était possible qu'un jour on se retrouve. J'ai dit que non, que je n'avais pas changé d'avis depuis deux ans, depuis que j'avais rencontré Dionys. Je lui ai dit que même si Dionys n'existait pas, je n'aurais pas vécu de nouveau avec lui. Il ne m'a pas demandé les raisons que j'avais de partir, je ne les lui ai pas données.*

*La chaleur est devenue trop insupportable. Le Libeccio est tombé. Ou bien c'était un jour sans vent. Ou bien c'était une autre année. Un autre été. Un autre jour sans vent. Une respiration dans un sommeil profond.*

Les autres se sont arrêtés de jouer et se sont accroupis sur leurs serviettes dans le sable. Dionys fait quelques pas pour fumer à l'écart.

Marguerite marche doucement vers la mer. Dionys se retourne pour regarder Marguerite. Elle, Dionys et Robert forment un triangle.

MARGUERITE (OFF)

*Robert s'est levé et il a avancé vers la mer. Je suis venue près du bord. Je l'ai regardé. Il a vu que je le regardais. Il a regardé Dionys, puis m'a regardée. Il clignait des yeux derrière ses lunettes et il me souriait, il remuait la tête par petits coups, comme on fait pour se moquer. Je savais qu'il savait.*

*Qu'à chaque heure de chaque jour, je le pensais : Robert n'est pas mort au camp de concentration.*

**Fin.**